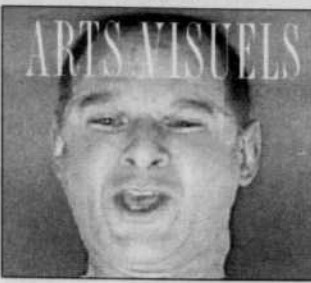


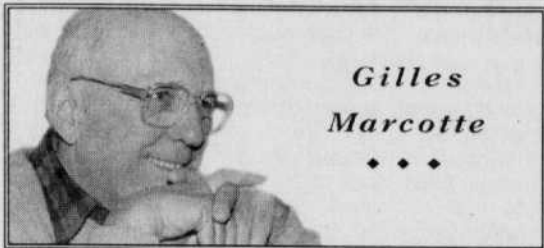


Romans québécois Page D 3
Jean-Charles Harvey Page D 4



Arts visuels
David Blatherwick Page D 6
Formes : iSci Page D 7
Jardins Page D 8

LIVRES



Gilles
Marcotte
...

CARREFOURS

La littérature est inutile

GILLES MARCOTTE

Il y a une idée à la fois très simple et très dangereuse — les idées simples sont presque toujours dangereuses — qui est propagée depuis quelques décennies par les discours sur l'art. Elle veut que la littérature, le théâtre, la peinture et la sculpture, pour ne citer que ceux-là, aient pour mission de nous rendre meilleurs, de transformer le monde, de le purger des maux qui l'accablent, enfin de l'entraîner vers un avenir meilleur.

Je lisais par exemple il y a quelque temps, dans le texte officiel de la Journée mondiale du théâtre, cette définition en quatre infinitifs du rôle du théâtre: «Accuser. Dénoncer. Provoquer. Déranger.» Le théâtre aurait donc pour devoir et pour effet de sortir les spectateurs de leur somnolence et de leur bonne conscience, comme on le recommandait autrefois aux prédicateurs des retraites paroissiales. L'art au service de la morale, en somme. La morale n'est plus tout à fait ce qu'elle était à l'époque où on a inventé cette formule célèbre, mais peu importe: l'important, c'est que l'art nous fasse la leçon. (Mais contre qui, contre quoi s'élève l'accusation dans *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay? dans *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre?)

Mon deuxième exemple, je le trouve dans un programme de théâtre. Je ne vais pas souvent au théâtre, mais quand j'y vais, je travaille fort, rien ne doit m'échapper, je lis tout et j'écoute de toutes mes oreilles. Dans ce programme, d'ailleurs beaucoup mieux écrit que le texte précédemment cité, par un intellectuel de très bonne classe, je lis que l'auteur «poursuit [dans son œuvre et non pas à ses moments perdus] une réflexion sur le rôle de la femme dans la société contemporaine». Voilà qui est louable. Que serait un dramaturge s'il n'était pas avant tout penseur, s'il ne transportait pas sur la scène ses précieuses réflexions sur les problèmes les plus aigus de notre époque? Non seulement le théâtre doit nous moraliser, il a également pour fonction de nous instruire, de nous faire penser, de nous engager dans un travail de réflexion. Si les spectateurs n'ont pas le front soucieux, en sortant de la salle, c'est qu'ils n'ont pas compris la pièce qui leur était présentée. Ils devraient se sentir coupables.

Mon troisième exemple est tiré d'un domaine très différent du théâtre, bien qu'y apparaisse le nom d'un grand décorateur, Michel Goulet. Mais il s'agit ici de sa sculpture. «Chaque œuvre de Michel Goulet, écrit-on, a pour fonction de nous amener à réfléchir [encore!] sur notre raison d'être et sur les motifs qui nous incitent à façonner incessamment un monde correspondant aux multiples images que nous avons de nous.» La phrase est peut-être compliquée — les critiques d'art ont parfois la main un peu lourde —, mais on réussit tout de même à comprendre que, pour l'auteur de cette prose critique, sculpture et pensée ont beaucoup en commun. Qui sommes-nous? d'où venons-nous? ou allons-nous? demandait un auteur beaucoup lu au temps de mes études classiques. Nous faisons des blagues à ce sujet. Nous avons tort. Nous ne pouvions pas prévoir, pauvres innocents, que les questions de l'abbé Moreux se retrouveraient un jour dans les chaises de Michel Goulet.

Je ne cite que des exemples locaux, mais on aurait tort de croire que le rôle attribué à l'art de nous moraliser, de nous instruire, de nous induire en tentation philosophique, est une spécialité québécoise. Non, certes. Des échos de ces discours se font entendre partout: c'est une invention moderne. Mais voilà, nous les Québécois, nous sommes les plus modernes des modernes, nous avons tendance à mettre tous nos œufs dans le même panier moderne, avec les risques que

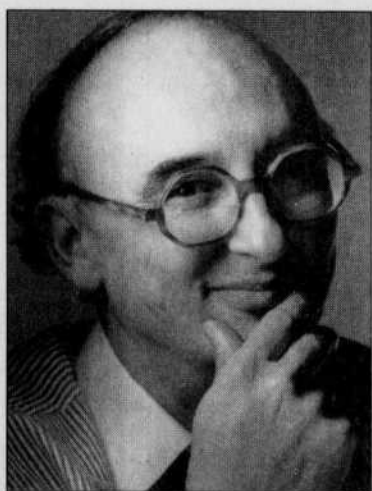
VOIR PAGE D 2: LITTÉRATURE



La
quantité
d'eau
sur la planète
est-elle
la même
qu'à
l'époque
préhistorique?

La Terre a soif

Marq de Villiers



SOURCE: MARQ DE VILLIERS

C'est le sujet de l'heure, rare comme un puits dans le désert ou rafraîchissant comme une ondée en juillet. Un sujet familier et pourtant inépuisable. Y a-t-il de l'eau potable pour tous ici-bas? Dans un magistral essai, *L'Eau*, qui vient d'être traduit en français chez Solin-Actes Sud-Leméac, le journaliste et écrivain canadien Marq de Villiers sonde un aspect fondamental de l'avenir de la planète. Passionnant comme un roman, ambitieux et rigoureux, l'ouvrage mesure les méandres de la précieuse ressource à travers le monde, de même que ses implications géologiques, politiques et scientifiques.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Dans le riche Sud-Ouest américain, les terres arides de la Californie sont arrosées grâce à un audacieux système de pompage du fleuve Colorado, qui remonte et traverse les montagnes pour se rendre sur la côte. Dans cet État sec, voire largement désertique, on arrive ainsi à produire près de la moitié des fruits, légumes secs et légumes vendus au pays. En plein

désert du Sahara, le colonel libyen Mouammar Kadhafi a investi des milliards de dollars dans d'importantes nappes d'eau, ou aquifères, reposant secrètement sous le plus grand désert de la planète. C'est la création d'un Grand Fleuve artificiel en pleine zone désertique.

En Chine, les fleuves sont tellement exploités pour l'irrigation des terres qu'ils ne se jettent jamais dans la mer... Partout, les niveaux des nappes phréatiques surexploitées des régions sèches baissent chaque année, sans qu'on sache trop comment compenser. Et cela, sans parler de la pollution. En 1990, un saumon de l'Atlantique a été repéré dans un petit affluent du Rhin, en Allemagne. Même s'il était impropre à la consommation, ce poisson était de bon augure puisque aucun poisson de cette espèce n'avait remonté le Rhin depuis 1958, année où les toxiques accumulés dans ce fleuve en ont fait «légout le plus prestigieux de la planète». Le saumon indiquait donc que les efforts de dépollution du Rhin portaient fruits.

L'eau est indispensable, et les peuples déploient parfois des trésors d'ingéniosité pour en obtenir. Tous ces exemples, regroupés et expliqués parmi tant d'autres dans l'essai de Marq de Villiers, témoignent du combat millénaire de l'homme pour trouver et utiliser l'eau. Ils témoignent aussi des limites de cette ressource sans laquelle, on le sait, la vie est impossible.

VOIR PAGE D 2: TERRE

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 13 MAI 2000

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 5 MAI 2000

Musées et été culturel



LITTÉRATURE

L'œuvre authentiquement littéraire est celle qui rend le jugement impossible

SUITE DE LA PAGE D 1

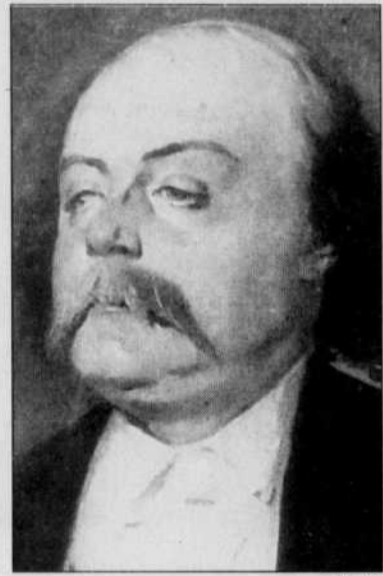
cela comporte. Nous voulons qu'elle serve, cette culture si lourdement subventionnée (mais pas encore assez, d'après ce que j'entends), si difficile à tenir à flot. Elle doit avoir des retombées (quel beau mot!) économiques, intellectuelles, nationales, sociales, spirituelles. Elle doit nous en donner pour notre argent.

On aura peut-être soupçonné que mon idée à moi, sur cette question, est un peu différente. Je la résumerai en citant la réponse du poète américain Wallace Stevens — il avait l'excu- se, pour ainsi dire, d'être vice-président d'une compagnie d'assurances — à une question portant sur les obligations du poète à l'égard de sa société: «He has none.»

Il faut le répéter sur tous les tons, aujourd'hui plus que jamais: la littérature, le théâtre, la peinture, la sculpture sont inutiles, ne servent à rien. On pourra trouver des grains de sagesse dans les romans de Robertson Davies: découvrir les premiers mouvements de la modernisation de la société québécoise dans le *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy; réchauffer sa foi nationaliste en relisant les poèmes de Gaston Miron; trouver des renseignements fort intéressants sur Haïti dans les romans d'Émile Ollivier. Mais si on ne lit que ce genre de chose dans un roman ou un recueil de poèmes, on ne l'aura pas vraiment lu, parce que leur raison d'être ne réside pas dans ces petits profits, ils n'offrent rien qui ressemble à une solution, à une conclusion. Le cheminement que nous propose le roman est celui qui va de «rien n'est simple» à «tout se complique» (on aura reconnu, je l'espère, les titres des magnifiques albums de Sempé). Northrop Frye disait que, parmi les retombées

de la littérature, la plus importante, après l'exploration de la langue, était la tolérance. Encore faut-il l'entendre de façon radicale. L'œuvre authentiquement littéraire est celle qui rend le jugement impossible. Si vous sortez du roman de Flaubert en ayant l'impression d'avoir compris Emma Bovary et d'être en mesure de porter sur elle un jugement, de savoir ce qu'elle aurait dû faire pour ne pas tourner mal, c'est que vous n'avez pas lu un roman mais une histoire de cas.

Non, la littérature n'est pas utile. Elle est, plus modestement, nécessaire. Elle nous apprend à lire dans le monde ce que, précisément, les discours moralisateurs écartent avec toute l'énergie dont ils sont capables: la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine.



GUSTAVE FLAUBERT PEINT PAR EUGÈNE GIRAUD.

LIVRES TERRE

Les deux grandes menaces de l'approvisionnement en eau potable sont le surpeuplement et la pollution

SUITE DE LA PAGE D 1

«[...] l'eau est notre bien à la fois le plus précieux et le plus abondant. Il y a plusieurs années, Adam Smith faisait remarquer que l'eau, indispensable à la vie, ne coûte rien, alors que les diamants, inutiles pour la vie, valent très cher», écrit de Villiers, par ailleurs originaire d'Afrique du Sud.

Le monde n'est donc pas à court d'eau, mais il pourrait se retrouver bientôt, si on n'y veille pas, en situation de pénurie d'eau potable.

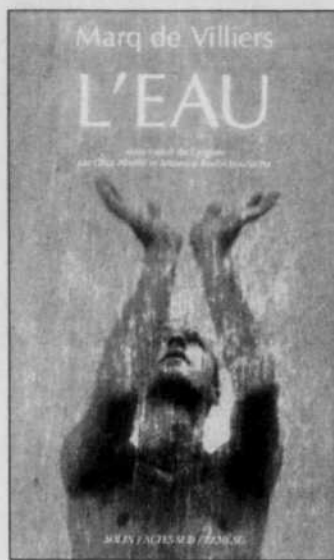
«Le problème avec l'eau — et il existe bel et bien un problème —, c'est qu'on ne peut absolument pas en fabriquer davantage», écrit de Villiers. Il n'y en a pas moins, bien sûr, mais pas plus pour autant — la quantité d'eau sur la planète est actuellement la même qu'à l'époque préhistorique.»

Joint par téléphone à Halifax où il demeure, de Villiers croit que «la situation deviendra pire avant de s'améliorer» puisque la conscience mondiale n'est pas encore bien éveillée à l'ampleur des problèmes hydrauliques qui l'attendent. Universelle et indispensable, l'eau n'est pas appréciée à sa juste mesure, croit de Villiers. La conservation et l'arrêt du gaspillage devraient s'imposer comme des solutions évidentes aux problèmes de pénurie d'eau. Pourtant, en Jordanie, où les pluies sont rares, près de 35 % de l'eau potable se perd en fuites, dues à un réseautage déficient ou périmé.

Hommage à l'ingéniosité

De Villiers conclut qu'une augmentation du prix de l'eau aurait un impact positif sur sa conservation et favoriserait la construction d'un meilleur réseau de distribution.

Lorsqu'il était enfant et vivait en Afrique du Sud, Marq de Villiers avait une admiration sans bornes pour son grand-père, un fermier. Grâce à différents systèmes — puits, irrigation et drainage —, ce dernier arrivait à arroser un carré de terre qui donnait à la famille de délicieuses fraises bien rouges. Au delà du cri d'alarme, le livre de Marq de Villiers rend aussi hommage à l'ingéniosité des hommes qui ont, pour le meilleur et pour le pire,



tenté d'amadouer les cours d'eau pour satisfaire leurs besoins.

En fait, 97 % de l'eau de la planète est salée, donc impropre à la consommation, la seule eau douce disponible provenant des précipitations et du ruissellement de ces eaux en lacs, en fleuves et en rivières, sur la terre. Mais encore faut-il que cette eau soit consommable.

Les pénuries d'eau sont évitables, dans la mesure où l'on y joint la volonté politique

D'un point de vue strictement comptable, c'est le Brésil qui «possède le plus d'eau, détenant un cinquième de toutes les ressources mondiales. Les différents pays de l'ex-Union soviétique sont collectivement deuxième, avec 10,6 % de l'eau douce mondiale. La Chine (5,7 %) et le Canada (5,6 %) sont respectivement troisième et quatrième.» Mais une telle évaluation

ne tient aucunement compte des besoins de la population de ces pays, de l'inaccessibilité des fleuves, des lacs et des rivières, comme en Sibérie, ou encore de l'impossibilité de déplacer l'eau de l'Amazonie, par exemple, parce qu'elle est indispensable à la survie de la forêt amazonienne, elle-même pommée de la forêt qui en Chine, l'eau du fleuve Jaune est par exemple tellement polluée qu'elle ne peut même plus servir à l'agriculture, qui produirait des légumes contaminés.

HISTOIRE DE L'ART

Le peintre de la vie

CHARDIN

Sous la direction de Pierre Rosenberg Réunion des Musées nationaux de France Paris, 1999, 357 pages Illustré

Cette publication est en fait le catalogue de la rétrospective Chardin qui s'est tenue l'automne dernier au Grand Palais à Paris. Réalisée sous la gouverne de Pierre Rosenberg, président-directeur du musée du Louvre et membre de l'Académie française, ce catalogue, et l'exposition qu'il accompagne, est le fruit de la collaboration des diverses institutions de renommée internationale: la Réunion des musées nationaux de France, le Kunstmuseum et Kunsthalle de Düsseldorf, la Royal Academy de Londres et le Metropolitan Museum of Art de New York. C'est sur les cimaises du Met que l'exposition terminera son itinérance à compter du 19 juin prochain. Elle y tiendra l'affiche jusqu'au 17 septembre 2000.

Jean-Siméon Chardin fut l'un des plus fabuleux peintres et pastellistes français du XVIII^e siècle. Bien que n'ayant jamais fréquenté l'Académie royale de peinture et de sculpture, il y fut agréé et reçu en qualité de «peintre dans le talent des animaux et des fruits» tant son talent était exceptionnel. Comme aucun autre artiste de son époque, Chardin a su révéler toute la beauté des objets usuels, cruches, chaudrons et ustensiles, et toute la profondeur des scènes de la vie quotidienne, dans un vocabulaire plastique simple, sobre mais néanmoins convaincant, avec un pinceau d'une grande sensibilité.

Comme la majorité des ouvrages publiés par la RMN, ce catalogue est fort beau, élégamment présenté et se veut la somme la plus complète, à ce jour, des connaissances sur ce peintre français, spécialiste de la nature morte et de la scène de genre dans la tradition néerlandaise-flamande. Les textes qui précèdent le catalogue sont fort intéressants et instructifs, notamment celui de Marie-Laure de Rochebrune sur les objets de céramique et de verre dans la peinture de Chardin. Le catalogue, quant à lui, est très bien fait et repose sur le rigoureux appareil méthodologique auquel on est en droit de s'attendre de la part d'un groupe de chercheurs chevronnés. Par contre, on n'y apporte que bien peu de nouveautés par rapport au catalogue de l'exposition de 1979 (présentée au Grand Palais à Paris ainsi qu'aux musées de Cleveland et Boston, et dont la réalisation avait été assurée par Pierre Rosenberg). Le spécialiste n'y fera pas de découvertes majeures mais l'amateur d'art sera certainement largement satisfait de découvrir, ou de redécouvrir, un admirable petit maître du XVIII^e siècle. 1999 marquait le tricentenaire de la naissance de Chardin; l'occasion était par conséquent bien choisie de rendre hommage à ce magicien du quotidien. Et les plus chanceux auront toute la belle saison pour se rendre dans la Grosse Pomme afin d'y découvrir de visu le charme désuet des belles laitières et des gouvernantes bien en chair qui peuplent les scènes de genre de ce poète de la couleur.

Marie Claude Mirandette

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS
du 27 avril au 3 mai 2000

1	SANTÉ	Le corps heureux	4	T. Cadrin-Petit	L'Homme
2	PSYCHO.	À chacun sa mission	24	Monbourquette	Novalls
3	ROMAN	Et si c'était vrai...	13	Marc Lévy	R. Laffont
4	ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise	12	Dai Sijie	Gallimard
5	PSYCHO.	La guérison du cœur	14	Guy Corneau	L'Homme
6	SPIRITU.	L'art du bonheur	61	Dalai-Lama	R. Laffont
7	ROMAN	Véronika décide de mourir	4	Paulo Coelho	Anne Carrière
8	FICTION	L'empire des anges	1	Bernard Werber	Albin Michel
9	JEUNESSE	Te laisse pas faire !	4	Jocelyne Robert	L'Homme
10	ROMAN Q.	L'autruche céleste	12	Iléana Doclin	Flammarion Q.
11	B.D.	Album Spirou n° 253	1	Tome & Janry	Dupuis
12	POLAR	Cadavre X	2	Patricia Cornwell	Calmann-Lévy
13	ROMAN	Double reflet	7	Danielle Steel	Pr. de la Cité
14	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1	163	Neale D. Walsch	Ariane
15	ESSAI Q.	Genèse des nations et cultures du Nouveau-Monde	3	Gérard Bouchard	Boréal
16	ROMAN Q.	Le cri des oiseaux fous	6	Dany Laferrière	Lanctôt éd.
17	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	30	P. J. D'Adamo	du Roseau
18	HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	21	Collectif	La Presse
19	HORREUR	La petite fille qui aimait Tom Gordon	1	Stephen King	Albin Michel
20	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC)	35	Henriette Major	Fides
21	ROMAN	Journal amoureux	1	Dominique Rolin	Gallimard
22	B.D. Adulte	La débauche	12	Tardi & Pennac	Gallimard
23	ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	7	Marcel Tessier	L'Homme
24	JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	20	J.-K. Rowling	Gallimard
25	ESSAI Q.	Les oiseaux de malheur	7	André Pratte	VLB éd.
26	ROMAN	Le bonheur en Provence	4	Peter Mayle	Nil
27	B.D.	Lucky Luke n° 39 - Le prophète	3	Morris Nordmann	Lucky Comics
28	HORREUR	Hannibal	15	Thomas Harris	Albin Michel
29	ROMAN	Mon cœur, tu penses à quoi ?	7	Nicole de Buron	Pion
30	PSYCHO.	La synergologie ou le corps dans tous ses états	6	Philippe Turchet	T.F.Com éd.
31	ESSAI Q.	Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France	10	André Lachance	Libre Express.
32	BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique ?	4	Frank McCourt	Belfond
33	JEUNESSE	Quand les grands jouaient à la guerre	9	Iléna F.- Gruda	Actes Sud
34	JEUNESSE	Noémie, tome 9 - Adieu grand-maman	6	Gilles Tibo	Qc/Amérique
35	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous	131	I. Nazare-Aga	L'Homme
36	SPIRITU.	L'amitié avec Dieu	7	Neale D. Walsch	Ariane
37	POLAR	La ville de glace	10	John Farrow	Grasset
38	ROMAN Q.	Les gens fidèles ne font pas les nouvelles	52	Nadine Bismuth	Boréal
39	SEXUALITÉ	Le pénis illustré	6	Joseph Cohen	Könemann
40	B.D.	Garfield n° 30 - Dur de la feuille	2	Jim Davis	Dargaud

Livres -format poche

1	FICTION	Perry Rhodan - Des Perlians aux hommes-lions	1	Scheer & Darlton	Fleuve Noir
2	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes	14	Gaëtan Soucy	Boréal compact
3	ROMAN	L'alchimiste	217	Paulo Coelho	J'ai lu
4	ROMAN	Le journal de Bridget Jones	13	Helen Fielding	J'ai lu
5	ROMAN	Comment voyager avec un saumon	11	Umberto Eco	LGF

☛ Coups de cœur RB : 1^{ère} semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

Les Presses de l'Université Laval Les Éditions de l'IQRC

Raoul Dandurand

le sénateur-diplomate

Mémoires 1861-1942

xviii-352 pages 25 \$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL INSTITUT QUÉBÉCOIS DES HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES



Téléphone : (418) 656-7381
Télécopieur : (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pu.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

Claude Vaillancourt
Les onze fils
roman, 619 p., 25 \$

Triptyque
www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666

Du débarquement de Normandie aux drames de la fin du millénaire, de Montréal à New York à Venise, de la forêt de l'île de Vancouver à celle d'Anticosti, des palais de millionnaires aux ruelles fréquentées par les junkies, ce roman nous emporte à travers plus de cinquante ans d'histoire et revisite le passé.

ANNE HÉBERT : À LA SOURCE DU MONDE

Textes
Anne Hébert
Lecture
Patricia Nolin
Musique
Michel Garneau
Conseiller au choix des textes
François Charro

À MONTRÉAL : Les 12, 13 et 14 mai au Lion d'Or
Réseau Admission : (514) 790-1245
Librairie du Square : (514) 845-7617

À QUÉBEC : Les 15 mai et 16 mai
à la Chapelle du Musée de l'Amérique française
Réservation obligatoire : (418) 643-2158
Réseau Billetech : (418) 643-8131

UNEQ

GROUPE Renaud-Bray

CEQ

LE DEVOIR

Télé-Québec

Québec 22

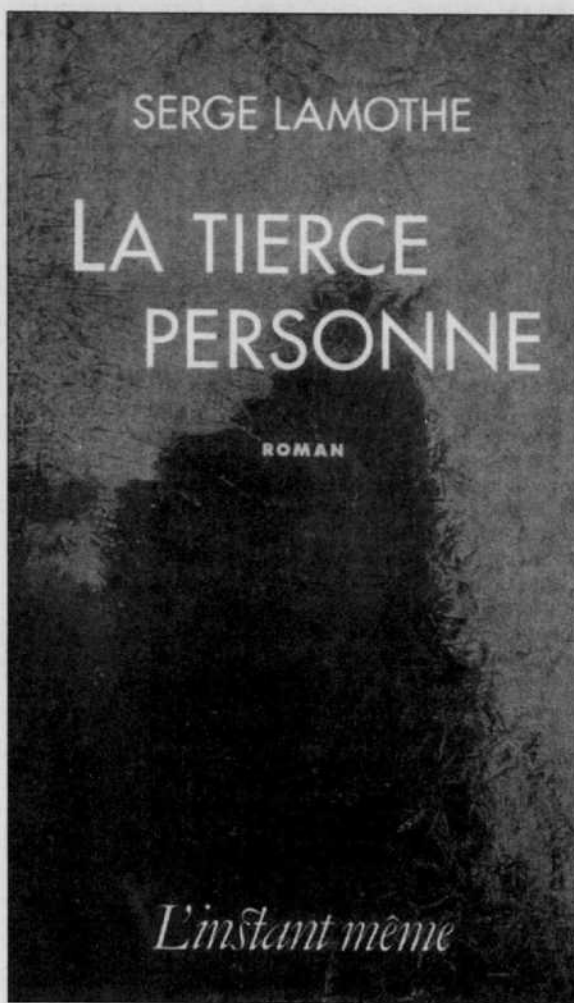
LION D'OR

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

L'autre, c'est quelqu'un

LA TIERCE PERSONNE
Serge Lamothe
L'Instant même
2000, Québec, 186 pages



La *Longue Portée*, le premier roman de Serge Lamothe (1998, L'Instant même), était difficilement classable. Il y avait au départ un climat de suspense. Enfermé dans une chambre d'hôtel, un homme d'une quarantaine d'années, armé, apparemment traqué, attendait un certain Stephen Galaczy; Charles Godin voulait venger la mort de Nadia, la maîtresse de Galaczy qu'il lui avait ravie: elle avait absorbé une surdose de «datura», un narcotique que les habitués appelaient «l'herbe du diable». C'était douze ans plus tôt. Depuis, Godin avait longuement mûri ce qu'il appelait son «plan».

En attendant sa victime, il écrivait une lettre-fleuve à son fils Simon, l'enfant qu'il avait eu avec Nadia, pour lui expliquer son absence et, par la même occasion, mettre de l'ordre dans sa vie. *La Longue Portée* devenait alors une confession intime puis le portrait d'une certaine jeunesse des années 70, de la dérive de Charles et de ses amis réunis dans une petite commune des Cantons-de-l'Est, la «Tribu», où, par les drogues et diverses mystiques, ils cherchaient à se fabriquer un idéal aux antipodes de la réalité où tout n'est que mercantilisme et duperie.

Si je rappelle aussi longuement ce premier roman de Lamothe, c'est que *La Tierce Personne*, sans en être l'exacte suite, en est le prolongement. On peut sans doute se contenter de lire celui-ci, mais certains passages paraissent alors particulièrement déroutants, d'autant que le narrateur, ici, a intérêt à dissimuler. On y retrouve, présentés sous un éclairage différent, les mêmes personnages que ceux de *La Longue Portée*. La rencontre de Godin et de Galaczy aura enfin lieu, mais on découvrira que c'était un piège préparé par une tierce personne. Il s'appelle Mathieu Arbour, c'est le frère de Luc, un des membres de la Tribu, mort lui aussi d'une surdose.

Mathieu, lui, n'a rien d'un marginal révolté. Il ressemble plutôt à ces adultes que les jeunes de la Tribu ne voulaient pas devenir. Il se dit banal, un homme rangé qui a été jusqu'à récemment le prototype du battant: un patron intransigeant et manipulateur, un homme d'affaires sans scrupules, un mari tranquille et... un mauvais père. Comme l'avait fait Charles Godin dans *La Longue Portée*, il va se raconter à son tour. Il soliloque — impossible de déterminer s'il parle ou s'il écrit — en interpellant parfois un interlocuteur non identifié, imaginaire sans doute, qu'il désigne par un simple «vous». Nous sommes ici aussi dans un huis clos: Mathieu, devenu aveugle à la suite d'un accident tout à fait «familial», est enfermé dans ce qui peut être un hôpital psychiatrique ou une prison, un de ces lieux où on surveille et punit. L'homme rangé est devenu un criminel, un «sujet» pour ceux qui l'observent à travers une glace sans tain et guettent ses aveux.

Un frère mythique

C'est que Mathieu — on l'apprend au fil de son récit — a raté sa vie. Il y a chez lui une faille, une blessure jamais guérie depuis son enfance: le souvenir obsédant de son frère Luc qui fut, à l'en croire, un être étrange et génial, de la race des grands poètes maudits. Luc aurait brusquement commencé à parler à six ans, appris à lire en un mois; comme le jeune personnage de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaëtan Soucy, il a alors lu Spinoza — mais Mathieu ne va pas jusqu'à affirmer qu'il a appris sa syntaxe dans les mémoires du duc de Saint-Simon... Luc avait même des pouvoirs surnaturels, il était un peu voyant et un peu chamane. Et il avait la manie — ou le don — de disparaître. Comme leur mère ne s'occupait d'eux que pour les priver de jouets et que le père n'était qu'une silhouette fantasque, c'est Mathieu qui devait retrouver son frère et le tirer d'embarras.

Luc, qui se drapait dans «la solitude, cette ascèse obligée de la parole inhabitable», avait également des dispositions pour l'écriture: ses très courts poèmes, cités par Mathieu, sont bien frappés. Ils tiennent du haïku ou de la maxime. Puis, à 20 ans, Luc est parti. Mathieu évoque leur jeunesse, leurs jeux, mélange de souvenirs et de rêves: lui le sombre, Luc le lumineux. Et si, à 40 ans, Mathieu décide de disparaître à son tour, ce n'est pas pour imiter ce frère mythique mais pour venger sa mémoire. Mathieu abandonne tout: femme, enfants, auto. Il se dépouille pour mener à bien ce qu'il estime

être sa mission. Il devient une sorte de Diogène moderne, cynique et vengeur. «Je cherche un homme», dira-t-il, menaçant...

Mathieu, tout au long de sa vie, aura toujours été la tierce personne qui s'est immiscée dans les intimités des autres: celles de Nadia et son frère Luc, de Simon et son grand-père, Charles Godin, et de Stephen Galaczy. C'est un personnage bien étrange, aussi machiavélique que le Verkhevski des *Possédés* de Dostoïevski, auquel il est fait allusion dans un des sous-titres du roman. Mais l'étrangeté est partout dans *La Tierce Personne*. Dans l'amalgame des souvenirs et des rêves du narrateur. Et surtout, peut-être, dans le paysage imaginaire de tous les personnages, qui ressemble à un grenier où seraient entassés en désordre les repères les plus hétéroclites.

Si nous sommes de toute évidence au Québec, ce «pays incertain» où 1980 fut «l'année de la Grande Moiteur», les personnages, eux, dans leurs rêves, leurs ambitions et leurs désirs, sont toujours tournés vers ailleurs. Tout ce qui les fait vibrer, leur paraît désirable ou effrayant est exotique ou étranger, de quelque manière. Ainsi, Luc, qui rêvait de pouvoir lire tous les livres, a emprunté à la bibliothèque de Jasperville — Lennoxville? — les livres anglais d'abord, puis les allemands, et, enfin... les français; son père, amoureux fou d'une Montagnaise, mythifie la Côte-Nord en faisant croire à ses fils qu'il s'agit du Delaware; la pègre avec laquelle fraie Mathieu est iraniennne comme Tahéré, sa propre femme; lorsqu'il se laisse aller à un peu de spontanéité, il s'exclame en anglais; le titre qu'il a donné au recueil de poèmes de son frère Luc qu'il aime tant, c'est *Disappearance of a Charismatic Leader*, etc.

Il n'est pas nécessaire de faire une lecture «politique» du roman de Serge Lamothe pour constater que l'identité de chacun de ses personnages est un immense vide. Pour le meubler, ils semblent n'avoir d'autre choix que de jeter leur dévolu sur d'autres langues, d'autres pays, d'autres imaginaires. Ici, c'est nulle part, et eux ne sont personne. Ils sont aliénés, comme on le disait naguère des peuples colonisés.

Le destin du jeune Simon est particulièrement révélateur à cet égard. Le fils de Nadia, cet enfant de l'amour flou dont le père pourrait aussi bien être Charles Godin que Luc Arbour ou Stephen Galaczy, a grandi à Nassau et ira étudier aux États-Unis. Cet aliéné de naissance va sûrement réussir sa vie. Difficile de dire si Serge Lamothe a voulu ses personnages à ce point étrangers à eux-mêmes ou s'ils sont imposés au fil de l'écriture...

La Tierce Personne est, si l'on peut dire, un suspense ontologique infiniment plus riche en énigmes qu'en solutions comme le sont, à leur manière, les livres de Gaëtan Soucy et de Pierre Yergeau.

rchartrand@videotron.ca

Gilles Marcotte



LE LECTEUR DE POÈMES

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

www.editionsboreal.qc.ca



Dix études portant sur quelques-unes des plus grandes œuvres poétiques de notre époque. Hommage à la poésie, ce livre est aussi un hommage à cette autre chose devenue tout aussi rare peut-être: la lecture.

216 pages • 25,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise

À L'ESSENTIEL

Pour la bigarrure

NON MERCI, ONCLE SAM!

Noël Mamère
et Olivier Warin
Editions Ramsay
Paris, 1999, 192 pages

Le nouvel ordre mondial à la suite des États-Uniens vous écœure et vous inquiète? Vous n'êtes pas seuls, comme le disait il n'y a pas si longtemps la poétesse Michèle Lalonde. Dans une retentissante charge anti-néolibérale, les journalistes français Noël Mamère et Olivier Warin invitent les réfractaires à prendre le maquis.

Qu'il s'agisse d'agriculture et d'alimentation (les OGM, l'élevage aux hormones), d'économie (les frasques de l'OMC et du FMI contrôlés par nos voisins), de politique étrangère belliqueuse (Irak, Amérique du Sud), de politique intérieure répressive (le scandale des prisons américaines), de moralisme western (obsession du sexe, passion des armes) ou d'impérialisme culturel (la promotion de la culture McWorld), les leaders américains mènent une croisade tous azimuts et cherchent à uniformiser un monde bigarré pour mieux le posséder.

Bien documentés, nuancés mais en colère, Mamère et Warin exposent tous ces enjeux avec clarté et énergie parce qu'une conviction les anime.

«Partout où elle devient réalité, l'utopie néolibérale frappe d'abord les plus démunis et tous ceux qui sont appelés à tomber hors du secteur du salariat encore protégé; elle apporte le malheur et l'exclusion, réduit la liberté ou la supprime.»

À la recherche d'un nouvel ennemi idéologique à terrasser, l'élite américaine aurait trouvé en France son nouvel épouvantail: «Désormais, on ne peut plus zapper sur les ondes américaines sans entendre décrier la France.» Eh bien, nos polémistes seront du combat — qui en est un pour l'âme, écrivent-ils — et ils nous convient à en faire partie. Un peu d'antiaméricanisme, par les temps qui courent, s'apparente, selon eux, à de la lucidité.

Faut-il insister? *Non merci, Oncle Sam!* est ce genre de livre qui nous change, par exemple, des élucubrations philosophiques d'un Mario Roy, éditorialiste en charge de la propagande américaine au journal *La Presse*.

Louis Cornellier



MON PREMIER DICTIONNAIRE FRANÇAIS ILLUSTRÉ
de Nathalie Elliott
Montréal, Guérin, 1999

1192 pages - 35 \$

«[...] un millier d'illustrations (précieuses pour leur côté pratique...)
[...] près de 1 500 notes sur l'étymologie — souvent fascinantes pour les jeunes...
[...] l'ouvrage utilise la nouvelle terminologie préconisée par le ministère de l'Éducation.»
«Larousse pour futurs lecteurs et Guérin pour nouveaux lecteurs»,
Sonia Sarfati, *La Presse*, cahier Lectures, 20 février 2000.

«[...] un millier d'illustrations (précieuses pour leur côté pratique...)
[...] près de 1 500 notes sur l'étymologie — souvent fascinantes pour les jeunes...
[...] l'ouvrage utilise la nouvelle terminologie préconisée par le ministère de l'Éducation.»
«Larousse pour futurs lecteurs et Guérin pour nouveaux lecteurs»,
Sonia Sarfati, *La Presse*, cahier Lectures, 20 février 2000.

«[...] Quel bel ouvrage que votre dictionnaire... dynamique et surtout aussi beau qu'un livre de contes... Il y a belle lurette qu'un tel outil aurait dû voir le jour... un vent de fraîcheur qui souffle sur des carcans bien implantés... Une présentation soignée, accrocheuse, même encyclopédique par moments... Ce dictionnaire donne... à tout enfant... le goût d'ouvrir, encore et encore, un ouvrage qui nous semblait a priori rebutatif.»
Lettre de Francine Charbonneau,
Radio Ville-Marie, 27 janvier 2000.

«[...] nous avons été séduit par la présentation graphique, aérée, richement illustrée en quadrichromie et ses gros caractères qui facilitent la lecture... nous avons été séduit par la simplicité et la pertinence des définitions qui dénotent un réel souci de la jeune clientèle à laquelle on s'adresse. Mon premier dictionnaire français illustré est un excellent outil de référence... avec ce dictionnaire, ils pourront développer leur curiosité intellectuelle...»
«Dictionnaire»
Jean-Claude Latrelle, Québec français, printemps 2000/numéro 117, page 23.

«[...] une œuvre de très belle facture qui séduira sûrement les enfants et leurs professeurs... En publiant *Mon premier dictionnaire français illustré*, Guérin réussit un coup de maître... un travail hautement professionnel... Même si c'est un outil pédagogique, les enfants prendront plaisir à le fouiller et à y revenir... on respecte l'âge des utilisateurs... on n'inclut pas dans le dictionnaire des termes dont ils ne sont pas prêts d'assumer les réalités...»
«Une belle œuvre pédagogique chez Guérin», Jean Vigneault,
Le courrier Saint-Hyacinthe,
le 26 janvier 2000.

Fait expressément pour les jeunes par une Québécoise, ce dictionnaire a tout ce qu'il faut pour s'inciter à la consultation...
Sophie Gagnon, Rédactrice
L'Actuelle, mars-avril 2000.

«[...] Sa présentation est agréable... l'indice de lisibilité est remarquable... les illustrations... sont très représentatives de l'objet ou de l'émotion... un ouvrage digne d'intérêt pour le primaire... pour permettre aux enfants de prendre plaisir à lire et à écrire.»
«Pour donner le goût des mots»,
Louise Julien,
Le Devoir, 19 février 2000.

«[...] façons d'améliorer la compréhension de cette langue qui nous est si chère.»
Sophie Gagnon, Rédactrice
L'Actuelle, mars-avril 2000.


«[...] l'ouvrage est conçu comme un outil de référence complet, agréable à regarder et facile à consulter... un ouvrage très bien conçu, parfaitement adapté aux impératifs du marché scolaire... le public a réservé un accueil enthousiaste au dictionnaire de Nathalie Elliott.»
«Le dictionnaire jeunesse Guérin est déjà un succès commercial.»
François Renaud, Livre d'ici, février 2000.

«[...] l'ouvrage est conçu comme un outil de référence complet, agréable à regarder et facile à consulter... un ouvrage très bien conçu, parfaitement adapté aux impératifs du marché scolaire... le public a réservé un accueil enthousiaste au dictionnaire de Nathalie Elliott.»
«Le dictionnaire jeunesse Guérin est déjà un succès commercial», François Renaud,
Livre d'ici, février 2000.

En vente dans toutes les librairies

GUÉRIN

Téléphone: (514) 842-3481



Rencontre d'auteur

Venez rencontrer Bernard André
auteur du roman historique *L'Énigme de Sales Laterrière*.

Le samedi 13 mai de 14 h à 15 h

à la librairie **Champigny**
4380, rue Saint-Denis
Montréal
(514) 844-2587

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



DU 12 AU 20 MAI 2000

FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE MONDIALE

Texte de Louis Aragon
Lecture par **Jean-Louis Trintignant**
Musique composée et interprétée par **Daniel Mille**
Mise en scène de **Antoine Bourseiller**

La valse des adieux

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

A MONTRÉAL : Les 17, 18, 19 et 20 mai au Lion d'Or
Réseau Admission : (514) 790-1245

A QUÉBEC : Les 23 et 24 mai au Théâtre Petit Champlain
Billets : (418) 692-2631
SUPPLÉMENTAIRE : Le 26 mai au Palais Montcalm
Billets : (418) 670-9011

UNEQ
LE DEVOIR

www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

L'honneur des petites filles perdues

Quel monde... Sur les photos des manifestations du 1^{er} mai, on voit plus de policiers que de manifestants. Et si, lassé de l'avalanche de polars qui vous arrivent dessus, vous tentez de vous réfugier sous la célèbre couverture blanche de la maison de la rue Sébastien-Bottin, qu'est-ce que vous y trouvez? Encore un flic, et peut-être même le fantôme pressenti d'un autre tueur en série, ceux-ci commençant à former, dans la littérature contemporaine, une série elle-même assez considérable. Mais un flic, dans un roman, n'est jamais que flic, ou tout à fait un flic, réduit à sa simple fonction de répression du crime. Il s'agit d'en faire un personnage littéraire, après tout, donc un type plus intéressant que la moyenne constabulaire éduquée à Nicolet. Soyez originaux: inventez un policier qui collectionne les papillons, ou alors féroce de cuisine indo-pakistanaise. L'art des apparences sera sauf puisque c'est de fiction qu'il est question ici. L'important étant que, même dans le roman le mieux écrit, de la phrase sobre de laquelle se dégage parfois un climat étrangement envoûtant, on finisse par retrouver les éléments familiers qui, littéralement, viendront nous rappeler à l'ordre: un représentant de la loi qui patrouille et enquête; un revolver dans le coffre à gants; un criminel pouvant très bien posséder un caractère monstrueux, à retrouver et à châtier, et surtout, surtout, une victime innocente à venger...

Jack n'est pas, au départ, un flic ordinaire. Il est responsable de la sécurité sur un campus universitaire d'une petite ville du nord des États-Unis. Il veille au bien-être des gosses de riches, intervient dans les bagarres qui éclatent entre membres bourrés d'une fraternité, enquête sur l'occasionnelle tentative de viol, dépanne un professeur dont la voiture refuse de démarrer. C'est un boulot qui donne le temps de méditer sur la condition humaine. De plus, il permet à Jack de suivre un cours de littérature gratuit à chaque session, ce qui, on le reconnaît volontiers, est presque aussi intéressant que collectionner les papillons. Son professeur lui écrit, en marge de sa dissertation sur Hawthorne, qu'il n'est «pas un écrivain intelligent». C'est un compliment que, à la fin du livre, on sera tenté d'adresser à l'auteur lui-même.



Louis Hamelin

Jack vit avec Fannie dans une petite maison, au bord d'une route jamais complètement déneigée. L'hiver, ici, est omniprésent et possède la dimension d'un châtement biblique. Le couple Jack-Fannie traverse un hiver qui n'en finit plus, refermé sur le souvenir indicible, et progressivement dévoilé, de la petite fille qu'ils ont perdue (le syndrome du bébé secoué, qu'on pourrait aussi appeler «mort subite assistée»). Bien assez pour détruire n'importe quel couple, et eux ont choisi de couler ensemble, environnés d'un grand silence tout blanc. Ils vivent avec un chien, affirmation triomphante et instinctive de la vie qui continue, à mi-chemin entre l'indifférence cruelle de la nature et une émotion toujours prête à déborder. Animal, il peut en toute innocence courir les charognes.

Par désir compensatoire, semble-t-il, Jack devient hanté par «les filles», spécialement les fillettes qui disparaissent et qui le dévisagent depuis les murs du campus et les pare-brise des autos. Innocence. Une récompense est offerte, mais la forme de rédemption que recherche Jack est avant tout morale, bien sûr. Un psychologue de ses amis le met en relation avec les parents de la petite disparue, croyant que le fait de leur donner ce coup de main pourra, en retour, l'aider, lui... et parce que Jack, après tout, est un flic, portant uniforme et le reste, et ayant horreur des revendeurs de drogue, qu'il va tabasser un peu pour retrouver la forme. Au début, il n'est armé que d'une matraque et d'une lampe de poche, mais il va bien vite sortir son revolver. C'est de la haute psychologie.

La manière dont les différents trames s'entremêlent étroitement, le drame intime étant indissociablement lié à ce phénomène plus universel des petites filles qui disparaissent sans laisser de traces un peu partout au pays, est extrêmement réussie. Les motivations du vengeur de service baignent dans un climat de douce ambiguïté, au point où, lorsqu'il se permettra une aventure pleine de réticences avec une jeune professeure possédant de petits seins charmants et des traits rappelant la femme-enfant, il devra fatalement se poser des questions sur la nature trouble de son propre désir. Cette position en porte-à-faux n'échappera pas, à la fin, au tueur lui-même, qui aura l'ou-

treccidance de lui dire: «J'ai l'impression que quelque chose vous a excité dans cette affaire. Comme si vous étiez avec moi depuis un moment.» Méchant. Ça va lui valoir, au minimum, une torgnole de plus.

Comme Jack est un ancien du Vietnam, où il a fait son apprentissage de flic au sein de la police militaire, il est impossible de ne pas penser que l'innocence perdue d'une pure fillette disparue sous un manteau de neige redouble le fantasme puritain d'une Amérique qui en a fait son thème social de prédilection depuis la mort de Kennedy et l'engagement des boys dans une guerre injuste à l'autre bout du monde. Cette hantise yuppie est d'ailleurs assez cocasse, comme si les États-Unis des années 50 et d'avant, d'Eisenhower et de toutes les guerres gagnées, avaient pu, eux, prétendre à plus juste titre à l'état édenique d'avant le péché mortel qui est un des grands mythes fondateurs du Nouveau Monde. Comment donc hâter l'avènement de l'Utopie, d'un paradis de la sécurité dans laquelle de petites filles innocentes ne seront plus découpées en morceaux par des sadiques en liberté, cette Utopie qui, comme le faisait remarquer Salman Rushdie dans un article (*Patries imaginaires*), reste l'idée phare de l'Amérique comme la Gloire est celle de la France, et la Grandeur, celle de l'Angleterre? Voilà le problème. L'Utopie, ou restauration de l'innocence originelle, suppose, dans les faits, une société archipolice, comme le montrent aussi bien les écrits des More et des consorts que les diverses applications, forcement contraignantes, de l'idéal à travers l'histoire. Dans le roman de Frederick Busch, on voit se croiser deux mythes fondateurs peut-être irréconciliables: le Vengeur, fort de son indignation, armé de son credo: œil pour œil, dent pour dent, et l'Innocence originelle, dont la restauration paraît impossible sans une forme ou une autre de violence cathartique. «Pour combattre les dragons, il faut devenir soi-même dragons», écrivait Nietzsche. Revolver au poing, prêt à tuer, jouissant de son pouvoir, le flic-héros aimera-t-il nous faire croire qu'il a à cœur l'honneur des petites filles perdues, et rien d'autre.

FILLES
Frederick Busch
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nadia Akrouf
Gallimard
Paris, 2000, 340 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Qui a peur de Jean-Charles Harvey?

JEAN-CHARLES HARVEY LE COMBATTANT
Yves Lavertu
Éditions Boréal
Montréal, 2000, 464 pages

LA PEUR
Jean-Charles Harvey
Éditions Boréal compact
Montréal, 2000, 72 pages

« On devrait se souvenir qu'il est des volontés humaines qui ne se brisent qu'avec la mort. La mienne ne se brisera pas avant. Je vais droit mon chemin, et plus je rencontrerai d'obstacles, plus forte sera mon énergie à combattre. Je n'aurai de repos que le jour où tout notre peuple aura entendu certaines paroles. » C'est Jean-Charles Harvey (1891-1967) qui s'exprime ainsi, ce romancier et journaliste de combat plutôt oublié de nos jours et auquel Yves Lavertu a entrepris de redonner vie dans un pavé de plus de 450 pages destiné à mettre en lumière ce personnage libéral de notre tradition intellectuelle.

Jean-Charles Harvey le combattant n'est pas une biographie au sens traditionnel du terme. Il s'agit plutôt d'un chapitre d'une vie qui couvre la période la plus exaltante d'un parcours intellectuel. Tout commence, ici, le 25 avril 1934. Ce jour-là, Harvey, rédacteur en chef du *Soleil* de Québec, voit son sulfureux roman *Les Demi-civilisés* condamné par l'archevêque de Québec et sa sécurité professionnelle lui glisser sous les pieds. Forcé de quitter son emploi, il se recycle dans la fonction publique provinciale... jusqu'à ce que Duplessis l'en congédie en 1937. La véritable aventure peut commencer.

Déjà à cette époque, Harvey fait figure de contestataire. Sympathique aux milieux communistes, marié et père de six enfants mais engagé dans une intense relation extraconjugale avec Evangéline Pelland qui l'accompagnera sa vie durant, il rêve de fonder un journal de combat qui lui laisserait les coudées franches. Le 15 septembre 1937, son projet se réalise: *Le Jour* paraît enfin, grâce à l'appui de quelques membres influents de la communauté juive montréalaise. Essentiellement financé, tout au long de son existence, par l'industriel anglophone Ray Edwin Powell, président de l'Aluminium Company of Canada (aujourd'hui Alcan), *Le Jour* participera, jusqu'à sa disparition en 1946, à l'une des périodes les plus agitées de notre histoire. Yves Lavertu a voulu raconter, à partir d'un angle original, ce bouillonnement idéologique. Il a donc suivi à la trace le libéral Harvey en se fondant, pour l'essentiel, sur les articles du journaliste et sur sa correspondance amoureuse avec Evangéline, qu'il appelait Eve.

Entreprise non dissimulée de réhabilitation d'un intellectuel batailleur qui fut féroce ment attaqué en son temps, *Jean-Charles Harvey le combattant* montre avec éclat et méthode que le directeur du *Jour* sut faire preuve d'un rare panache dans une province où ses idées détonnaient. À l'heure où une bonne partie de l'élite canadienne-française n'était pas insensible aux «réussites» des dictatures européennes nées, dans une période turbulente caractérisée par un antisémitisme plus ou moins larvé et un pétaïnisme triomphant, Harvey s'avéra un «vigile de choc dans cette guerre».

Un intellectuel lucide

Trainé dans la boue, sali sans ménagement par des adversaires aussi forts en gueule que lui qui l'accuseront de trahison pour cause d'alliance avec la «juiverie» et les anglophones, le polémiste défendra sans relâche son programme de démocrate libéral. Antimunichois de la première heure, partisan d'un accueil plus généreux des immigrants, antipétainiste de principe, critique du communisme au moment du pacte germano-soviétique, ennemi juré des propagandistes de la cinquième colonne (les partisans fascistes et les opposants à la guerre en général), éveillé de consciences au sujet du sort réservé aux juifs en Europe et ailleurs, Jean-Charles Harvey fait figure, rétrospectivement, d'intellectuel lucide et audacieux. Ses prises de position lui vaudront une pluie d'injures. Jean-Charles Falardeau en parlera comme d'un «cloporte» et Georges Pelletier, directeur d'un *Devoir* pour le moins réactionnaire à l'époque, le qualifiera d'«indicateur de police» en ajoutant: «On l'a pesé et il ne pèse pas lourd.» Toujours prompt à réagir, Harvey répliquera en s'en prenant aux «tragiques bouffonneries du Devoir». Brutaux et incendiaires, les échanges d'idées de l'époque laissent la courtoisie au ves-

taire. Les amateurs de prose de combat, dont je suis, se régalent d'ailleurs des extraits du genre cités dans ce livre.

Yves Lavertu a raison de souligner la stature du personnage. Après tout, rares sont les auteurs de chez nous qui ont frayé, comme ce fut le cas pour Harvey, avec des légendes comme Grey Owl, Thomas Mann, Jules Romains et Saint-Exupéry. Comment ne pas reconnaître, de même, l'immense talent stylistique de l'homme que Lavertu résume ainsi: «Le journaliste sait comment créer un impact tout en n'abusant pas de son style. Ses articles ciselés, vifs, nerveux mais précis, qui dans un français soigné cognent entre deux nuances, laissent la plupart du temps un goût de sincérité.»

Antinationaliste militant, Harvey a-t-il contribué à salir la réputation des siens en les critiquant sans relâche? Lavertu commente: «Dans les provinces maritimes, le journaliste met une énergie aussi grande, sinon plus grande, qu'en Ontario à relever les faiblesses du Canada anglais. Il est certainement dans sa nature d'agir ainsi. Dans sa province, il se fait fort, au contraire, de signaler les lacunes de ses compatriotes. Il pense ainsi améliorer leur sort.»

Harvey, cela dit, avait ses défauts sur lesquels l'auteur passe un peu vite. En page 88, par exemple, il est fait mention qu'Harvey entrebâille la «conviction que les grands hommes sont simples» et, en page 89, on parle plutôt de «la haute opinion qu'il a de lui-même» sans trop insister sur le paradoxe. Quant à l'évolution idéologique du journaliste, on ne peut s'empêcher d'y déceler une bonne part d'opportunisme. Compagnon de route des communistes, Harvey, financé par la suite par de grands groupes industriels anglophones, écrira à son amante: «J'aimerais me dévouer à la cause des faibles. Il y a cette multitude de prolétaires qui ont besoin de secours; mais leur cause va à l'encontre de ceux qui nous aideront.

Alors... Au fond, c'est le régime capitaliste qu'il me faut soutenir.» Le critique Louis Dantin sera sévère: «Sur tout le reste, c'est un bourgeois peureux, conservateur, et vivant dans un monde vieilli, à la veille de crouler.»

Que penser, ensuite, de ce que Lavertu qualifie de «thème essentiel de la pensée d'Harvey» pour désigner une bonne vieille stratégie populiste: «L'auteur y faisait une nette distinction entre des habitants restés fiers, intelligents et originaux et une élite formée de déracinés, descendante d'une lignée de paysans, mais qui aujourd'hui s'est transformée en une génération de ratés?» La technique est connue, et les fédéralistes les plus dogmatiques s'en servent depuis des lustres, mais n'est-elle pas, au fond, méprisante pour ceux qu'on cherche à défendre en les reléguant au statut de «masses trompées»? Comment juger, enfin, la relative indifférence d'Harvey envers la défense de la culture et de la langue françaises? Refusant d'en faire une priorité, il enverra même tous ses enfants à l'école anglaise.

Anticléricaliste dans une société où il ne faisait pas bon l'être, même s'il le fallait dans une certaine mesure (c'est d'ailleurs le thème de la petite conférence intitulée «La Peur», démocrate et humaniste dans la tourmente d'une guerre qui rendait difficile cette courageuse posture, pamphlétaire flamboyant et tout entier consacré à ses combats, Jean-Charles Harvey méritait assurément qu'on le sorte du relatif oubli dans lequel il crouissait depuis longtemps. Yves Lavertu ne se trompe pas en tirant cette conclusion: «Libérateur de l'esprit, le fondateur du *Jour*, pour toutes ces raisons, se hisse au rang des plus grands journalistes que le Québec ait connus.» Détaillé, captivant et très instructif, *Jean-Charles Harvey le combattant*, qui est plus un essai historique qu'une biographie, est une œuvre imposante et nécessaire.

Fallait-il, cela dit, attribuer, en épilogue, l'oubli d'Harvey dans le Québec d'aujourd'hui au fait que nous serions, selon la délirante expression de René-Daniel Dubois, dans une «société totalitaire soft»? Yves Lavertu gagne-t-il quelque chose en situant son travail dans la lignée de ceux, plutôt débridés, d'Esther Delisle? De quoi le journaliste veut-il parler, en préface à *La Peur*, lorsqu'il évoque «cette époque de conformisme» pour désigner la nôtre? Lavertu oublie-t-il que Georges Pelletier, un des principaux adversaires d'Harvey en son temps, n'habite pas précisément, lui non plus, nos mémoires? Conformisme là encore, alors? Soyons sérieux. Qui a peur de Jean-Charles Harvey? Certainement pas nous, et nous nous réjouissons d'assister à la remise en circulation de ses idées, même s'il ne nous déplaît pas de nous dire nationaliste. Connaître et assumer les combats, les grandeurs et les erreurs d'hier, cela veut aussi dire les distinguer de ceux d'aujourd'hui.

louiscornellier@parroinfo.net

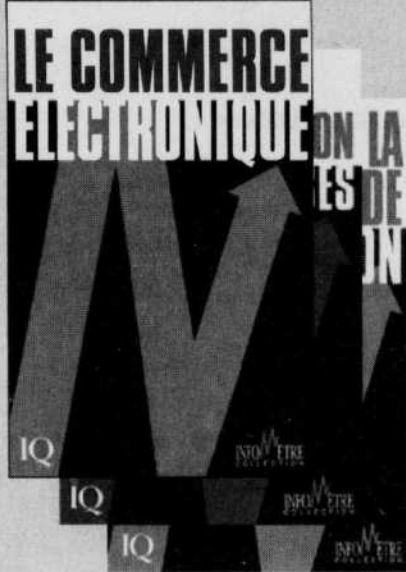
La référence statistique en nouvelles technologies et organisations!

Le commerce électronique
198 pages 22,50 \$

La sécurité et la protection de l'information
102 pages 19,95 \$

L'informatisation des entreprises
186 pages 22,50 \$

INFO MÈTRE
COLLECTION



cefrio
votre lien avec l'avenir

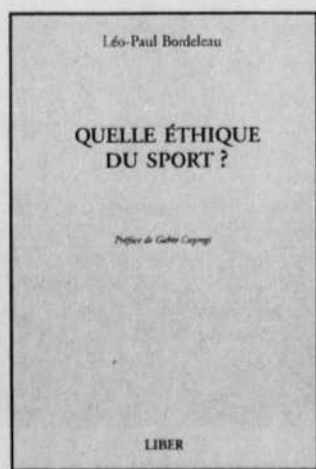
IQ
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
<http://iqe.qc.ca>

LIBER

Léo-Paul Bordeleau
Quelle éthique du sport?

Préface de Gabor Csepregi



258 pages, 28 dollars

Commencez votre recherche de livres...

Jean-Marc Léger
Le Temps dissipé
souvenirs

Les souvenirs d'un des auteurs majeurs de la société québécoise actuelle. Un ouvrage pour tous ceux que l'histoire du Québec et de la Francophonie ne laisse pas indifférents.

Format: 14 cm x 22 cm
ISBN 2-89428-358-X
474 pages — 36,95 \$

HURTUBISE
EDITIONS HURTUBISE HMM



Venez entendre les confidences littéraires de
Roland Giguère
poète et graveur, prix Athanase-David 1999

le MARDI 9 mai 2000, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, les *mardis Fugère* sont une production de l'Union des écrivains et écrivains québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.

LE DEVOIR UNEQ Ville de Montréal

6^e FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE MONDIALE
PRÉSENTÉ PAR L'UNION DES ÉCRIVAINS ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

DU 12 AU 20 MAI 2000

À MONTRÉAL, À QUÉBEC
ET DANS CERTAINES AUTRES VILLES DU QUÉBEC.

Plus de 150 écrivains d'ici et d'ailleurs ainsi que des comédiens, des danseurs, des peintres, des musiciens, des chanteurs et des cinéastes vous invitent à la grande fête littéraire du printemps!

Info-festival : (514) 823-3061
Site du festival : www.uneq.qc.ca/festival

Canada Québec Conseil des Arts et des Lettres du Québec Ville de Montréal LIBERTÉ 3000 LE DEVOIR Télé Québec

LIVRES

LE FEUILLETON

Les cartes postales de la mémoire

SÉPARATIONS

Francesca Sanvitale
Traduit de l'italien
par Françoise Brun
Éditions Albin Michel,
coll. «Les grandes traductions»
Paris, 2000, 348 pages



Francesca Sanvitale

Née à Milan, mais vivant à Rome depuis de nombreuses années, Francesca Sanvitale a travaillé pour diverses émissions culturelles à la télévision ainsi que pour plusieurs journaux et magazines. Des cinq romans qu'elle a publiés, quatre ont été traduits en français, dont trois aux éditions Salvy — *Mère et fille* (1993), *L'Homme dans le parc* (1994), *Vers Paola* (1995) —, et le dernier aux éditions Fayard, *Le Fils de l'empire* (1996). Contrairement à son habitude, ce qu'elle nous donne à lire aujourd'hui aux éditions Albin Michel, *Séparations*, est un recueil de 14 nouvelles, toutes écrites au cours des années 80



Jean-Pierre Denis

(sauf une, *Orient-Express*, qui date de novembre 1991), et dont plus de la moitié fut publiée en Italie en 1987. Je n'ai lu à ce jour aucun de ses romans et ne puis donc honnêtement vous en parler, mais j'avoue que ses nouvelles m'ont séduit et... souvent troublé.

Bien que, pour l'essentiel, elles ne portent que sur des destins individuels, sur les petits drames de la vie, elles sont manifestement le fruit d'un esprit qui a beaucoup vécu et beaucoup observé. Sanvitale y fait en tout cas preuve d'une maturité et d'une lucidité assez terribles. Je dirais aussi, féminines. Elle est surtout une excellente écrivaine — fine observatrice de ses semblables, de leurs motivations, des lignes que leur vie dessine — et une redoutable raconteuse d'histoires intimes.

Avec elle, peu de zones obscures sont épargnées, peu de hontes tues, peu d'illusions conservées. Elle semble prendre un malin plaisir à constater la brièveté et l'absurdité de nos vies, comme si nous étions de fragiles petits mécanismes qui, habitués à répéter toujours les mêmes gestes, les mêmes schémas, avaient du mal à s'adapter aux soudaines fulgurances qui ouvraient leur vie ou leur cœur sur... Quoi? L'infini, l'enfance, le temps, la mort? Tout cela à la fois. Et en même temps sur rien. Une finitude sans transcendance. Un temps qui se boucle et refait le trajet à l'envers. «[...] à mesure qu'on avance en âge, il est naturel de se livrer à des pensées vastes et confuses, de réfléchir aux événements du passé et de se représenter la vie écoulée comme l'arche d'un pont que l'on voit de mieux en mieux et qui paraît selon l'humeur ou bien réussie ou bien insignifiante.»

Le cinéma du bonheur

Comme son titre l'indique, ce recueil tourne autour d'un thème, la séparation, mais décliné de multiples façons, d'où son pluriel. Que ce soit la rupture dans les couples, le fossé entre les générations, les rivalités professionnelles, le monde de l'enfance et celui de la vie adulte, ou encore l'ici et l'ailleurs, les personnages vivent tous un moment d'impuissance ou de fragilité qui les remet en question et les menace dans ce qu'ils ont de plus intime, de plus certain. Plus essentiellement encore, cette séparation survient au-delà des personnages, impliquant la rupture avec soi-même qu'engendre

le passage du temps chez ces hommes et femmes qui sont dans la mi-quarantaine ou la cinquantaine. Alors, la vie se retourne comme un gant pour les laisser démunis, avec au cœur une blessure qui ne guérira sans doute jamais.

Tout cela pour vous dire qu'on évolue ici dans un univers qui ne pardonne pas et ne fait pas de cadeau. Dans la première nouvelle (*Une vie nouvelle*), un homme d'âge mûr, cadre dans une entreprise, bouleverse sa vie et celle de sa compagne en entreprenant un grand ménage de son appartement, obsédé tout à coup par un désir de propreté et de nouveauté dont va, en fait, résulter la mort de son couple. Dans le même temps il rencontre dans son entreprise un jeune homme qui pourrait bien être son fils illégitime et qu'il perd de vue...

Dans la seconde nouvelle (*Qu'est-ce que la réalité?*), une femme dans la cinquantaine avancée revient sur un épisode de sa vie (un voyage à Vienne fait treize ans plus tôt) qui l'a changée à jamais, peut-être parce que tout y a été de travers et que son échec, celui de sa vie, a commencé à lui apparaître dès ce moment. Son vieillissement aussi. Dans *La Promotion*, c'est l'histoire d'un type qui, pendant des années, s'est amusé de son subalterne («*Quiconque a un pouvoir sait qu'il est ridicule de ne pas faire usage de la vengeance, dès l'instant où celle-ci est la première arme, sinon la seule, pour obtenir l'estime et le respect.*»), jusqu'à ce que ce dernier ait un poste aussi important que le sien. Dès lors commence sa perte... Dans *Nostalgie d'Admont*, on retrouve une relation qui rappelle celle d'Humbert Humbert avec la jeune Lolita de Nabokov, avec toutefois cette différence notable: l'homme s'arrache de la jeune fille après une crise d'identité qui commence au moment de sa visite du camp de Mauthausen, en Autriche. «*Quant à moi, je n'ai plus été amoureux depuis et cela ne m'arrivera peut-être plus. Le théâtre est sorti de ma vie et avec le théâtre l'amour.*» Tout est de cette eau, brouillée et en même temps terriblement limpide, où la courbe de la vie — de leur vie — apparaît soudainement dans le champ de vision de chacun. Et généralement ce n'est pas une réussite. Peut-être est-ce là ce qu'il fallait attendre de cette période d'enthousiasme et de sentiment de puissance qui accompagnèrent les années 80. En tout cas, par leur âge ils sont tous, ou à peu près, de la «*génération lyrique*» (pour reprendre les termes de François Ricard).

Le corps de l'amour

Cependant, là où Sanvitale excelle vraiment, c'est dans la description des corps pris dans le temps, donc forcément les transformations psychologiques qui accompagnent le vieillissement. Encore une fois, nul faux-fuyant, une lucidité mortifiante et — chose qui devient aujourd'hui de moins en moins étonnante chez la plupart des écrivains — un regard sans complaisance porté sur la femme et la dynamique de son désir. «*Du temps où ils étaient amoureux, elle était trop jeune pour apprécier la bonté d'un homme: aucune jeune fille ne recherche chez un homme la bonté. Et d'ailleurs, aucune femme ne tombe amoureuse de la bonté parce que les femmes préfèrent le mépris, la cruauté, la férocité, l'indifférence, l'égoïsme; tout plutôt que la bonté.*» La chasse amoureuse y est toujours compliquée, pleine d'attentes, de sous-entendus, de soudains dégoûts, de fuites, de jeux de miroirs. Et personne, finalement, ne s'y rencontre vraiment. C'est le grand malentendu. Pas surprenant

que la majorité des personnages se fassent une idée «*cinématographique*» du bonheur... là où précisément l'écrivain survient pour en faire éclater le miroir, c'est-à-dire y inscrire la «*réalité*». Et pourquoi pas la sienne quand, dans *Diner du jour de l'an avec invités de marque*, un écrivain relate qu'il a perdu avec les années «*La confiance dans la vérité de l'art et dans tous ces mensonges louches*», préférant maintenant resituer ses plaisirs «*dans l'affirmation personnelle, qui est la seule chose qui compte*»...

Bien que leur finale ne soit pas toujours réussie, nous trouvons là une série de nouvelles subtiles, fort bien écrites et qui parleront à tous ceux pour qui le corps et l'amour ont une grande signification. Pour ceux aussi chez qui le vieillissement a commencé à faire son œuvre et à modifier la perception de soi et du monde. «*Derrière nous, quand quelqu'un qui était là n'y est plus, c'est la profondeur de l'espace qui est perdue.*»

denisjp@mink.net

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Qui dit vrai?

L'HOMME QUI AVAIT DEUX TÊTES

Elena Lappin
Traduit de l'anglais
par Pierre-Emmanuel Dauzat
Édition de l'Olivier
Paris, 2000, 128 pages

JOHANNE JARRY

Il se nomme Benjamin Wilkomirski. Juif né en Pologne, c'est un rescapé de l'Holocauste. En 1995, il publie *Fragments*. Une enfance (1939-48), un livre qui le rendra célèbre et pour lequel il recevra plusieurs prix, dont celui de la Mémoire de la Shoah. Mais certains prétendent qu'il s'appelle en réalité Bruno Dössekker, né Grosjean, à Biel, en Suisse. Sa mère l'aurait confié au foyer d'Adelboden. Comme plusieurs *verdingkinder* (enfant placé), il aurait été de foyer en foyer jusqu'à son adoption par les Dössekker, en 1945. Il aurait grandi dans un milieu bourgeois, à Zurich, fait des études pour devenir finalement clarinettiste. En 1999, après plusieurs enquêtes indépendantes, des historiens, journalistes et spécialistes de la Shoah ont prouvé que Bruno Dössekker s'était inventé un passé juif. Depuis, les éditeurs ont retiré le livre de «*Wilkomirski*» de leur catalogue. Le journaliste et romancier d'origine russe Elena Lappin a elle aussi enquêté pour connaître la vérité. Sa conclusion: l'expérience de *verdingkinder* de Bruno Dössekker pourrait expliquer qu'il se soit approprié un passé à la mesure de la douleur qu'il a éprouvée. Mais sa souffrance peut-elle justifier la revendication d'une identité fictive?

Cette histoire de fausse identité rappelle celle de Jean-Claude Romand. Ce Français qui prétendait être médecin a fini par assassiner tous les membres de sa famille pour leur éviter d'apprendre qu'il les trompait depuis plusieurs années. L'imposture a fasciné l'écrivain Emmanuel Carrère, qui en a fait le récit dans *L'Adversaire*. Pour écrire ce livre, Carrère a rencontré Romand et des témoins privilégiés de sa vie. Pourtant, personne n'a remis en question la crédibilité des passages du livre où l'auteur parle au nom de la femme de Romand, scènes forcément imaginées puisqu'elles comptaient parmi les victimes. Cette intrusion de la fiction dans le récit de faits réels est délicate dans la mesure où réa-

lité et fiction sont confondues, d'où la possibilité de prendre le fictif pour du vrai. Autre piège à éviter: la victimisation de «*l'accusé*», processus qui est souvent justifié par le désir qu'éprouve l'auteur de comprendre ce qui a motivé cette imposture... Un piège dans lequel Elena Lappin ne tombe pas.

Romancière, elle aussi, Elena Lappin ne fait pas intervenir la fiction dans le récit d'une enquête très rigoureuse. Elle rencontre «*Wilkomirski*» plusieurs fois, interviewe ceux qui le côtoient, compare leurs témoignages aux *Fragments*. Elle réalise que tout ce qui entoure l'Holocauste peut difficilement être remis en question. «*Ces immenses archives seraient-elles à l'envers une source historique digne de foi?*» demande-t-elle à Steven Spielberg à propos des témoignages de juifs qu'il recueille depuis qu'il a réalisé *La Liste de Schindler*. Sa réponse est catégorique: «*Absolument*». Elena Lappin constate: «*Nous défier de ces souvenirs serait chose cruelle: mettre en doute leur véracité ne le serait pas moins.*» Néanmoins, elle le fera, même si le livre de «*Wilkomirski*» l'a émue. Elle se demande même: «*En tout état de cause, était-il si important que *Fragments* relevât du fait ou de la fiction? N'était-il pas suffisant que sa prose fût si émouvante et forte qu'elle avait amené des centaines de milliers de lecteurs à réfléchir à l'Holocauste, à le «*sentir*» peut-être, sinon à le comprendre?*» Mais, conclut-elle, le souci de la vérité n'a pas d'importance ici, alors il n'en a aucune.

Elena Lappin ne se pose pas en justicière. Son enquête démontre également comment le supposé Wilkomirski a été confirmé à maintes reprises dans l'invention de sa vie. En effet, aucun éditeur n'a douté de son témoignage. Des traducteurs ont même précisé certains passages plus nébuleux dans le but d'améliorer son texte... Tout en étant sensible à la souffrance de l'auteur de cette imposture, Elena Lappin se garde bien de le déresponsabiliser. Qui est «*Wilkomirski*»? Croit-il vraiment à cette vie qu'il s'est créée? Découvrir son identité réelle n'est pas ce qui rend nécessaire la lecture de *L'homme qui avait deux têtes*. Ce livre éclaire surtout le lecteur sur notre rapport à la vérité et à la fiction. Un homme peut s'inventer une vie, l'écrire même. Mais prétendre que sa fiction est la vérité, non. Même si plusieurs sont prêts à y croire.

	DÉBAT
Jean-Charles Harvey est-il la mauvaise conscience de l'élite québécoise?	
<p>À l'occasion de la parution du livre d'Yves Lavertu, <i>Jean-Charles Harvey: le combattant</i>, aux Éditions du Boréal, nous vous invitons à assister à un débat autour de J.-C. Harvey et de sa place dans l'histoire du Québec.</p> <p>Auteur d'un roman interdit, <i>Les Demi-civilisés</i>, fondateur du journal <i>Le Jour</i>, Harvey devient, durant la guerre, le fer de lance de la pensée antifasciste dans notre pays. Jules Romain le qualifie de «<i>réveilleur de la conscience canadienne-française</i>».</p> <p>Plus ou moins radié de l'histoire du Québec, Harvey est-il victime d'une amnésie stratégique?</p>	
<p>avec :</p> <p>Yves Lavertu, Esther Delisle et Stéphane Stapinski</p>	
<p>Le lundi 8 mai à 19 h 30</p> <p>RSVP : 514.739.3639</p>	
<p>Olivieri librairie · bistro</p> <p>5219 ch. de la Côte-des-Neiges T 514.739.3639 F 514.739.3630 H3T 1Y1 métro Côte-des-Neiges</p> <p>Si vous désirez manger au Bistro avant ou après la rencontre, il est préférable de réserver.</p>	

MARTINE POTVIN

Les Cercles au-dessus de nos têtes

Voici un roman intimiste, audacieux, une réflexion originale, un style nouveau.

«*Les Cercles au-dessus de nos têtes* doit sa réussite aux formidables qualités stylistiques de Potvin. Touffue, lyrique et sensuelle, c'est littéralement une écriture de la plénitude. Bref, Martine Potvin a signé ici une première œuvre jubilatoire et étourdissante. Comme un tour de manège»

Stanley Péan,
La Presse

www.generation.net.happy
Tel.: (514) 597-1066

essai, 128 p., 17 \$

Gaëtan Breton
Les orphelins de Bouchard

En décrétant la disparition de l'État, providence ou pas, la mondialisation fait des orphelins. Nous devenons d'abord orphelins d'une démocratie qui met aux intérêts de la grande entreprise et qui, en conséquence, subit des transformations importantes. Nous devenons aussi orphelins d'un État qui abandonne de plus en plus les démunis à leur sort de rejets d'une nouvelle économie.

Triptyque

ÉDITIONS LIBER
INRS-CULTURE ET SOCIÉTÉ

Éthique publique, vol. 2, n° 1
Éthique policière, militaire et pénitentiaire

ont collaboré à ce numéro

Dominique Monjardet
Louise Viau
Jacques Bellemare
Colleen Gareau
Lucienne Bui Trong
Denis Racicot
Madeleine Lupien
Dominique Wisler
André Jacob
Maurice Chalom
Luc Demers
Manuel Eisner
Jacques Coenen-Huther
Jean-François Malherbe
Jean-Pierre Gaume
Denis Beauchamp
Claude Beauregard
Jacques Baud
Jean-Paul Bredeur
André Vallotton
Jean Claude Bernheim

192 pages, 20 dollars

25 ans au cœur de la littérature québécoise

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

NAÏM KATTAN

L'Anniversaire

Un texte phare qui conjugue bellement fiction et réflexion.

«*L'Anniversaire est peut-être le roman le plus riche de Naïm Kattan, et certainement l'un des plus réussis.*»

Robert Chartrand,
Le Devoir

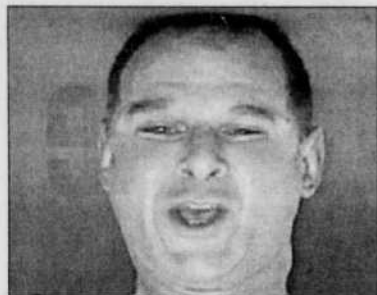
Un tête-à-tête compulsif

THE INTERIOR OF A MINUTE

David Blatherwick
Galerie Optica
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 508
Jusqu'au 20 mai

BERNARD LAMARCHE

Certains s'en souviennent peut-être. Lors d'Artifice 98, qui, il y a deux étés, prenait d'assaut des commerces désertés du centre-ville de Montréal, David Blatherwick, connu pour sa vidéo comme pour sa peinture, avait proposé une installation vidéo très forte. La chose était tapie dans le ventre un peu lugubre du sous-sol de l'ancien local de MusiquePlus, rue Sainte-Catherine. Après avoir traversé toutes les salles de l'exposition, on pouvait discerner dans une pièce noire, au fond, deux téléviseurs tournés vers le mur, dans deux des coins de la salle. Des lueurs perceptibles mais indéfinissables s'en dégageaient, des bruits sourds mais répétitifs émanaient des haut-parleurs de chacun des téléviseurs. Pour aller voir derrière les boîtes à images, puisque l'envie nous gagnait assurément, il fallait se glisser entre les murs de brique de la cave et les appareils, pour finalement se rendre compte que ces bruits amplifiés provenaient du geste que faisaient deux personnages de se gratter compulsivement. Le ton de la pièce, comme l'utilisation qu'elle faisait de l'espace environnant étaient manipulés avec bonheur par l'artiste.



DAVID BLATHERWICK

Un extrait de *The Interior of a Minute*, de David Blatherwick.

En vidéo, Blatherwick traite de la compulsion. Auparavant, à la galerie Optica où on le retrouve aujourd'hui, Blatherwick avait planifié un tête-à-tête vidéo un peu repoussant. Deux écrans face à face diffusaient des images dans lesquelles deux personnages encore se livraient à une boustifaille sans fin, offerte en un dérangeant *close-up*. Dans *Conversation* (1996), les images cadreraient uniquement les bouches.

De retour à la galerie Optica, Blatherwick propose une installation vidéo, la quatrième d'une série (*The Conversation*, *Chamber of Impulse* et *Multiple Horizon* ont précédé cette nouvelle proposition), qui retourne aux préoccupations des premières pièces. Ici, l'espace est à nouveau exploité de façon à donner à la perception un caractère singulier. Solidement fixés au plafond de la galerie, selon la forme d'un cercle qui ne permet pas de regarder plus d'une image à la fois, les téléviseurs défient l'attraction terrestre. Amplifiant l'effet d'étrangeté provenant de cette disposition surprenante, les images que diffusent les téléviseurs ne sont pas banales non plus. L'artiste a filmé des gens qui ont la tête en bas, pour ensuite retourner les images. Ces images sont rigoureusement cadrées sur les têtes. L'impression s'ensuit que ces têtes ont l'air irrésistiblement attirées par le plafond au-dessus de nos têtes. Soumises à une gravité dont la polarité est renversée, les chairs de ces visages sont déformées, ces faciès sont en proie à de curieux étirements. Cette pirouette rend la prononciation difficile, semble ralentir le débit de la parole.

Car ces gens parlent. Ils ne parlent pas à nous nécessairement, mais du moins prononcent-ils des mots. Ces mots, ce sont des chiffres. Ces visages distendus comptent. Pour ajouter à cette tentative plutôt réussie de dénaturer cette action plus que commune, de rendre les choses méconnaissables, Blatherwick a trafiqué les bandes de ces décomptes. Il les triture, les ralentit, les passe à reculons, les rend hésitantes, parfois même statiques. En faisant cela, comme il l'avait fait à *Artifice 98*, l'artiste active la pulsion scopique et élabore un mode de



Dessin d'eau submergé, d'Alexandre David.

ALEXANDRE DAVID

perception qui ne peut appartenir qu'à cette pièce. D'un écran à l'autre, c'est un nouveau rapport au temps qui est proposé. De même que les visages, le temps est tordu.

Le traitement du son, telle une rumeur, contribue à rendre la pièce captivante, elle qui ne se livre pas

dans l'immédiat. Par contre, une fois qu'on en a fait le tour, la pièce perd un peu de sa substance. Comme dans un roman policier lorsque tous les cas de figures sont examinés, la pièce se dévoile, la clé est connue. Et là elle ressemble un peu à un exercice de variations sur un thème, elle

semble n'être plus que l'exploration de possibilités qui n'ont d'autre but que la recherche elle-même. Cette diversité possède toutefois l'avantage d'introduire un assortiment de dysfonctions du langage (et de l'image) à cet inventaire de temps rompus que désire dresser l'œuvre. En conséquence, l'idée du recensement n'est jamais loin de contenir, par le truchement de la statistique, celle de la norme ou de la catégorisation, de soutenir les images grotesques, précisément hors normes, que diffusent les écrans.

Ce bémol que nous exprimons ne revient pas à affirmer que l'œuvre perd de son intérêt dès qu'elle est entièrement parcourue. Toute en subtilité, tant dans le traitement du son que par le bouleversement de l'orientation des images, dans sa manière d'activer des registres inhabituels dans la perception, l'œuvre s'avère efficace et intrigante. «*Hypnotique*», dit l'artiste? Fort bien.

Marines

Dans la petite salle de la galerie, un travail qu'éclipse celui de Blatherwick, Alexandre David a accroché des images, des amalgames entre le dessin et la photographie, qui donnent à voir des surfaces aquatiques vibrantes. Quelques moments de parfaite ambiguïté subsistent dans ces images qui veulent brouiller jusqu'à l'idée même de mesure. Ces quelques zones troubles sont intéressantes.

Par contre, des zones mieux définies semblent volontaires, où le dessin s'affirme plus fortement sur les ondes incertaines de la vague, mais elles rompent un peu le charme. De fait, on voudrait en voir d'autres au mur (pour enfermer le spectateur dans le carré de la très petite pièce?), afin d'éprouver davantage les motions de ces images. Pour l'instant, nous sommes malheureusement laissés sur notre faim. A surveiller pour la suite.

Claude Théberge

THE CONINGSBY GALLERY

30, TOTTENHAM STREET
LONDRES, U.K. W1 9PN

du 2 au 13 mai 2000

Jusqu'au 20 mai 2000

NASCO PELEV

Modification numérique :
peintures récentes

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

MICHEL LAGACÉ

Jusqu'au 9 mai

galerie
Graff

963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
Tél. : (514) 526-2616 • e-mail : graff@cam.org

Marcelle Ferron

Petits tableaux

Vernissage le mercredi 10 mai 2000
Jusqu'au 3 juin

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

À propos de la peinture

MARIE BINEAU
THÉRÈSE VACHON

Du 3 au 27 mai 2000

Vernissage le samedi 6 mai 2000 de 12 h à 17 h

Espace 418, au 372 Ste-Catherine Ouest, Montréal
Ouvert du mercredi au samedi à partir de 12 h

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Pierre Lussier

L'exposition se poursuit
jusqu'au 11 mai 2000

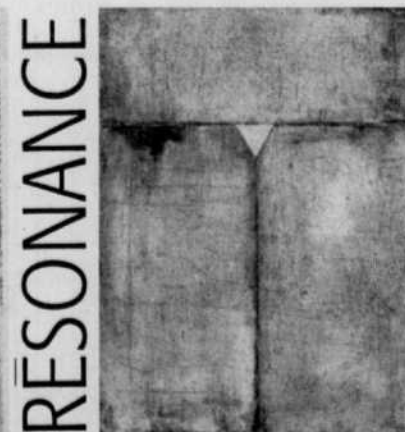
1367, ave. Greene, Westmount
Tél: 514.933.4406
lun.-sam.: 10h - 18h dim.: 12h - 17h30

TATIANA
DÉMIDOFF-SÉGUIN

Carnet de voyage

ÉRIC
DAUDELIN

J'aime les filles



Finalement, n'existe que ce dont on se souvient

A. Apostolska

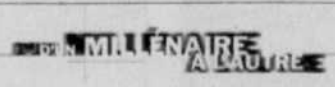
jusqu'au 9 juin 2000

Vernissage mercredi 10 mai à 17 h 30

Entrée libre

Chapelle historique du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est (514) 872-5338

Mercredi, jeudi de 13 h à 20 h
Vendredi, samedi, dimanche de 13 h à 17 h



Marian Dale Scott,
1906-1993

PIONNIÈRE DE L'ART MODERNE

Heures d'ouverture

Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche:
de 11 h à 17 h 45; mercredi: de 11 h à 20 h 45;
lundi: fermé.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs de Bataille, Québec

Renseignements: (418) 643-2150

www.mdq.org

L'exposition a bénéficié du soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien. Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Espace d'art et d'essai contemporain
10^e anniversaire

Montréal Télégraphe:
le son iconographe

Jean-Pierre Gauthier
Raymond Gervais
John Heward
Louise Provencher
Richard Max Tremblay

Commissaires:
Louise Provencher et Richard-Max Tremblay

Du 4 mai au 28 mai 2000
Du mercredi au dimanche de 12 h à 18 h

Montréal Télégraphe
206, rue de l'Hôpital
Vieux-Montréal, métro Place d'Armes

Performances du 5 au 7 mai

Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Fonds du nouveau millénaire Millennium Fund

OCCURRENCE

Info: Lili Michaud, directrice
(514) 397 0236 Téléc.: (514) 397 8974

LE DEVOIR

Un quart de siècle de projets d'aménagement dans le port de Montréal ont mené à la création du complexe iSci (prononcez ici) sur le quai King-Edward, au cœur des équipements touristiques. Une vue sur le fleuve et les îles, bref, une promenade architecturale et urbaine qui s'impose!

MICHÈLE PICARD

Tout le monde le sait, il y a eu pléthore de projets sur l'avenir du port de Montréal, lieu privilégié qui, depuis toujours, a été convoité de tous, du public au privé. Rappelons seulement quelques faits et projets des 30 dernières années, sans entrer dans les détails, histoire de bien comprendre les enjeux d'une telle réalisation.

La petite histoire

Les années 70

La décennie *tabula rasa* amène un projet immobilier proposé par un promoteur privé préconisant la construction, sur les quais existants, de condos, dessinés comme d'immenses paquebots amarrés avec vues privilégiées sur le fleuve, pour faire pendant à Habitat 67. Les terrains étant la propriété du gouvernement fédéral, le projet restera lettre morte car il est décrié par les citoyens. Un fort mouvement d'opposition naîtra. Soulignons que c'est à cette période qu'ont été formés, entre autres organismes voués à la défense du patrimoine, les Sauvons Montréal et Héritage Montréal.

Les années 80

Dans la foulée des prises de position de citoyens et de groupes qui veulent sauvegarder leur ville et leur fenêtre sur le fleuve, les projets de réaménagement du front fluvial favoriseront les consultations publiques sur le développement de ce secteur à haute teneur patrimoniale et affective. Ainsi, tout au long de cette décennie, un processus valable d'échanges et de consensus assurera la qualité du projet urbain de réaménagement du Vieux-Port.

Ce sain questionnement sur l'avenir des espaces publics se traduira par une série de projets, tels le déménagement du Musée d'art contemporain au centre-ville, la création du musée ferroviaire près de la gare Viger et la planification de la Maison des sciences et de la technique (MST) par la Ville de Montréal et le gouvernement du Québec, dont le lieu d'établissement suscite un débat.

Le débat portera sur le choix du site. L'île Sainte-Hélène sera choisie dans le but de ranimer l'ancien site de l'Expo 67; la solution alternative envisagée est le hangar en face du Marché Bonsecours, mais celui-ci est rejeté d'emblée car il est jugé trop exigü. Des audiences publiques, au printemps 1984, favorisent le Vieux-Port, mais des changements d'administration aux niveaux provincial et municipal conduiront à l'abandon du projet de la MST. Par contre, en 1987, l'événement estival scientifique Expotech voit le jour dans les hangars du quai King-Edward.

Les années 90

La Société du Vieux-Port de Montréal, forte des consultations publiques des années 80 et du plan directeur adopté par les différents intervenants publics et privés, ranime le projet avec de nouveaux partenaires, le gouvernement canadien et diverses entreprises de haute technologie. Le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal ayant accéléré la réalisation des aménagements et la construction d'équipements collectifs de qualité, le centre iSci bénéficiera de la planification éclairée et de l'expérience de l'équipe et des acteurs en place dans les différents organismes concernés.

Apport culturel et social très important tant pour le tourisme que pour l'essor de la culture scientifique, ce centre veut avant tout combler le manque de ressources pédagogiques dans ce secteur.

L'année 2000

Le site

On ne rappellera jamais assez les fondements de notre histoire locale et nationale. Le site actuel du Vieux-Port est avant tout le berceau de Montréal et, avec le canal de Lachine, celui des développements technologiques et industriels.

Avec les améliorations déjà réalisées (l'aménagement du quai et du pavillon Jacques-Cartier, celui de l'esplanade, l'établissement du port-marina, l'enlèvement de rails et le contrôle du transport ferroviaire), la transformation des hangars du quai King-Edward en centre interactif des sciences vient confirmer le



statut touristique-scientifico-éducatif du Vieux-Port et du Vieux-Montréal. Sa situation dans le port au cœur d'un secteur patrimonial, à proximité du centre-ville, en fait un lieu fort prometteur.

Les concepteurs

Comme quatre autres équipes, les bureaux Faucher Aubertin Brodeur Gauthier, architectes, et Gauthier Daoust Lestage inc., architectes et urbanistes, se sont associés pour former un consortium et répondre à l'appel d'offres pour ce projet.

Aussi, l'architecte Eric Gauthier et l'architecte et urbaniste Renée Daoust, en visite au centre iSci la semaine dernière, insistent sur le travail d'équipe des deux agences partenaires et aussi sur la particularité de leur méthode dite des «deux concepteurs». Expérimentée pour la première fois lors de la conception du centre, il appert que cette façon de travailler convient particulièrement bien aux collaborateurs multiples des deux agences confondues.

Le projet

Dans la percée visuelle et la continuité du boulevard Saint-Laurent, nous apercevons deux immenses structures horizontales constituées des anciens hangars 7, 8, 9 et 10 et reliées par un pont couvert. Au pied du boulevard Saint-Laurent, épine dorsale de Montréal, et à l'entrée du site du Vieux-Port s'alignent douze grands mâts présentant les bannières des douze thèmes élaborés pour l'ensemble des activités et expositions: santé, agroalimentaire, ressources naturelles, matériaux, habitation, énergie électrique, énergies fossiles, transports, aérospatiale, informatique, télécommunications et médias.

Le projet: transformer les hangars partiellement désaffectés en centre d'exposition, réaménager l'espace du cinéma Imax et créer des espaces publics aménagés et paysagés. Le défi: réutiliser les hangars, la structure d'acier, les dalles de béton et le quai pour faire de ce site industriel d'un autre siècle un réceptacle et un creuset idéal, apte à présenter et à représenter la science d'aujourd'hui et, surtout, celle de demain.

Le plan, divisé en trois espaces distincts, comprend deux immeubles, un axe central de circulation automobile et piétonnière auquel s'ajoute une promenade tout autour du quai, sorte de déambulateur urbain, histoire de garder contact avec l'eau, l'île et le fleuve. Des deux immeubles émanent une perméabilité et une fluidité de l'intérieur par rapport à l'extérieur, exposant les structures, les circulations, les mécaniques et la science du bâtiment. L'immeuble ouest abrite les espaces d'exposition (aménagés en matière de muséographie par GMS Design) et d'accueil. Trois expositions interactives mettent en scène les douze thèmes déjà mentionnés et invitent à découvrir des activités éducatives scientifiques, culturelles et technologiques. L'immeuble est, de surface plus restreinte, renferme les services, restaurants, boutiques et bureaux. Chaque hangar a été dénué pour laisser apparaître sa structure. De part et d'autre de l'axe central, des structures hybrides, sortes de phares-bouées/porte-étendards, éclairent, renseignent et servent de points de repère aux piétons et aux automobilistes.

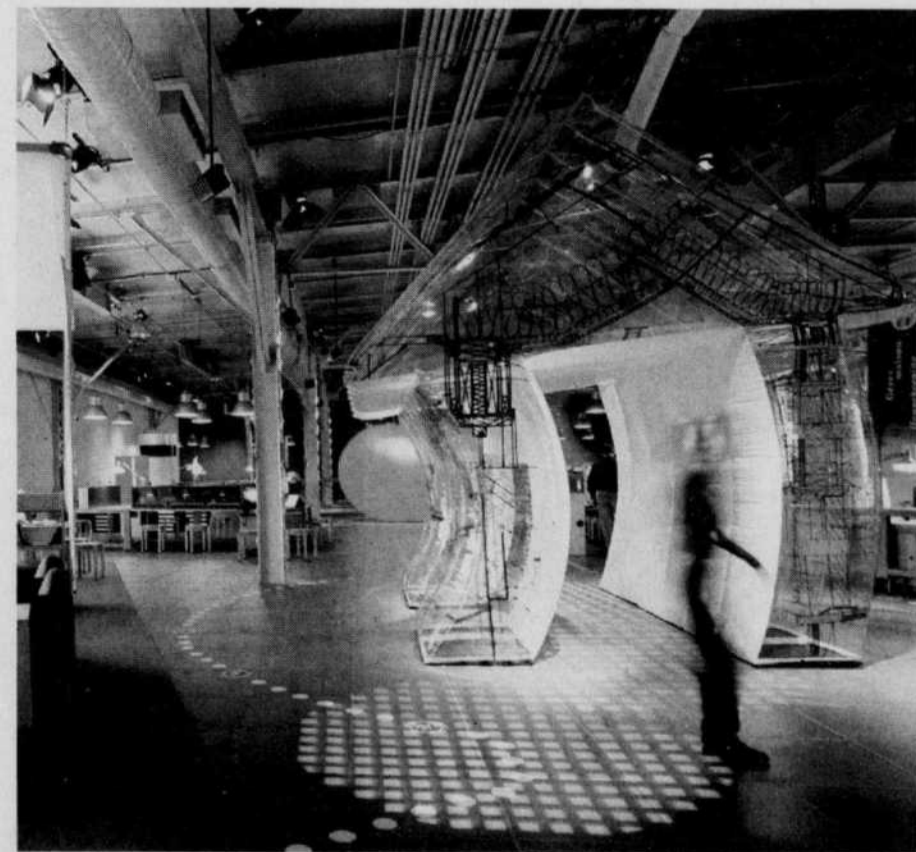
Le côté «musée» est desservi par plusieurs entrées sur l'axe, à l'avant des deux immeubles et par la passerelle menant à l'un ou à l'autre. Cet espace de circulation est doublé à l'intérieur par une promenade piétonnière, une arcade couverte permettant d'accéder aux trois salles. Faisant face le long de l'axe, du côté est, et faisant écran, de véritables conteneurs peints en rouge et aménagés, assez originalement, en boutiques de détail.

Somme toute, un projet qui a valu l'attente de ce quart de siècle et qui nous permet d'assister à la réalisation d'un édifice, d'une «enveloppe» muséale fort réussie. Il ne reste plus qu'à espérer que l'intérieur, les services et les expositions soient à l'avenant!

iSci, un complexe scientifique

dans le Vieux-Port

Un projet qui a valu l'attente de ce quart de siècle et qui nous permet d'assister à la réalisation d'un édifice, d'une «enveloppe» muséale fort réussie.



Vue intérieure du centre iSci.

PHOTOS: JACQUES GRENIER

REGARDS OBLIQUES

Ouverture au grand public du centre iSci: aujourd'hui même, le 6 mai 2000.

Tout au bout du quai King-Edward, jetez un regard circulaire et observez la Biosphère, «musée de veille et d'éveil à l'eau», propriété du fédéral, dessiné par Eric Gauthier en tant que chargé de projet pour le bureau Blouin, Faucher, Brodeur, Aubertin, au début des années 90.

Surtout, regardez l'île Sainte-Hélène comme vous ne l'avez jamais vue et le centre-ville d'un tout nouveau point de vue.

À visiter virtuellement, le site Web/La Toile du centre iSci: www.iSci.ca. Le site officiel et amélioré sera lancé dans le courant du mois de mai.

Par ailleurs, à surveiller, le consortium FABG-GDL-NOMADE a été sélectionné pour le concours de la Grande Bibliothèque du Québec. Les résultats seront connus la dernière semaine de juin.

Mai, mois du design

Parrainé par l'Institut de design de Montréal

Expositions au Centre de design de l'UQAM, 1440, rue Sanguinet:

■ finissants en design de l'environnement, UQAM. Jusqu'au 7 mai, 18h;
■ finissants en gestion et design de la mode, Ecole supérieure de mode de Montréal. Du 11 mai au 14 mai.

mpicard@securenet.net

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

Éco 1 Montréal: une première en design écologique

L'Université de Montréal, en collaboration avec l'Université Concordia et l'Institut de Design Montréal, présente, le jeudi 18 mai 2000 au Pavillon de l'aménagement, **Éco 1 Montréal**, une série de conférences sur le design écologique et la prolongation du cycle de vie des produits. Cette journée, une première dans le domaine, est organisée dans le cadre du Mois du design - Mai 2000. Quatre thèmes seront abordés en quête de solutions dans les pratiques écologiques en design.

HORAIRE

Mots de bienvenue

Helen Stavridou, directeur exécutif de l'Institut de Design Montréal, et Albert Leclerc, directeur de l'École de design industriel à l'Université de Montréal.

9h30 - Les nouvelles générations de plastique

Diane Bisson, professeure adjointe, École de design industriel, Université de Montréal.

Les nouveaux matériaux et composites dans la fabrication de produits en plastique.

10h45 - Pratiques écologiques dans l'industrie du textile

Denyse Roy, professeure invitée, École de design industriel, Université de Montréal.

Spécialiste des textiles, elle traitera, entre autres, des enjeux environnementaux.

13h30 - [re] designing the classroom environment - green, creative and responsible

Karen Langshaw, professeure adjointe, Département de Design Art, Université Concordia.

Approches pédagogique et écologique dans l'ensemble des disciplines du design.

14h45 - Eternally Yours: Inspiration for eco-efficiency

Ed van Hinte, designer et cofondateur du projet «Eternally Yours», de Hollande.

Depuis 1995, «Eternally Yours» invite les industries et les universités hollandaises à réfléchir sur le cycle de vie des produits, particulièrement sur leur longévité. Ce projet a déjà proposé des solutions substantielles dans le dossier des nouvelles approches écologiques.

Entrée gratuite. Réservez votre place avant le 10 mai 2000.

Pour information: (514) 343-7556

Courriel: design@ame.umontreal.ca

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM:

du lundi au dimanche, de 10 h à 18 h.

JARDINS

Jardins de façade

Ah! soupirez-vous, mon terrain avant est si petit, que pourrais-je y planter de toute façon? En fait, il suffit de presque rien pour faire un jardin.

Nos cours se transforment petit à petit en de somptueux délire végétal, en oasis tranquilles ou en féconds jardins nourriciers. Bravo! Mais devant la maison, c'est tout autre chose. Un énorme arbre dévorant tout l'espace, une interminable pelouse et quelques buissons faméliques écrasés contre la fondation, voilà tout ce qu'on se donne la peine de cultiver devant chez soi. Pourquoi laissons-nous nos jardins de façade si désespérément déserts?

Sylvie Nail, dans l'essai «Jardiniers anglais entre conformisme et création» (*Le jardin, notre double*, Autrement, n° 184), souligne les multiples fonctions de ces jardins de façade en Angleterre. Ouverts entre eux et sur la rue, ces jardins jouent entre autres un rôle essentiel d'intégration à la communauté. D'accord, mais intégration doit-il rimer avec plate uniformité?



Danielle Dagenais

Cette absence d'obstacle entre la rue et le jardin en explique aussi l'organisation. En effet, sans portail à ouvrir, le visiteur traverse prestement la partie publique du jardin, une pelouse sans intérêt, et ne s'arrête que devant la porte. Là peut-être prendra-t-il le temps d'admirer quelques minutes les plantations plus soignées près de la maison. Voilà pour les explications. Mais rien ne nous oblige à nous conformer à ce modèle de jardin de façade, banal et convenu. Revendiquons le droit à la différence: pour soi, mais aussi, généreusement, pour le simple plaisir des passants.

Charmants jardinets

Ah! soupirez-vous, mon terrain avant est si petit, que pourrais-je y planter de toute façon? En fait, il suffit de presque rien pour faire un jardin. A preuve, dans moins d'un mètre carré chacun, un *Magnolia stellata* et un *Magnolia soulangeana* fleurissent ces jours-ci devant le 421 de la rue Prince-Arthur. Le coup d'œil en vaut la peine. Plusieurs autres petits arbres — aubépines, pommiers (par exemple, Royal Beauty, Cheal's Weeping), mûriers pleureurs, pruniers de Virginie — se contenteraient ainsi d'un peu d'espace ensoleillé. Ils donneraient de surcroît fleurs ou fruits.

Dans le tout petit, les charmants jardinets tout en face au Centre canadien d'architecture, rue Baile à Montréal, restent des modèles du genre. Plutôt que de tristes toyes et des tulipes en parade, zeyteu-moi ces forsythias en pleine floraison jaune ensoleillée, plantés de part et d'autre d'une porte d'entrée, les *Bergenia*, narcisses et tulipes en fleur aussi. Dans quelques semaines, spirées, coeurs-saignants et pivoines prendront le relais. Quelques maisons plus loin, pins nains, caragans pleureurs, pivoines, narcisses, scilles, campanules des Carpates et même une bonne grosse ciboulette bien touffue verdissent et fleurissent. Rien de compliqué, juste un peu d'audace et le prétexte tout trouvé de prendre le soleil du matin devant chez soi pour jardiner.

Jardins de du- et triplex

Quasi carré, le terrain avant typique des du- et triplex montréalais comporte une clôture forcée et un portail joliment travaillés. Qu'on conserve ou non cette clôture, bien des jardins y sont possibles. Une promenade dans la rue Laval entre le square Saint-Louis et l'avenue des Pins vous en convaincra: jardins très graphiques avec vase planté de tulipes, jardins bonsaïsants, avec mini-mélèze pleureur et buis, ou un tantinet japonais, avec thym, arabelle, mousse, pivoine et rocher. On incline vers le plus champêtre avec magnolia et tulipes ou avec Caragana pleureur mais aussi narcisses, géraniums et œillets de poète.

Peut-être préférez-vous un jardin plus foisonnant? En plein été, fleurissez votre carré de vivaces, d'annuelles ou de rosiers parfumés (Henry Hudson, Mary Rose, Monte Cassino, Rose à Parfum de l'Haÿ, par exemple) assez vigoureux pour s'échapper entre les barreaux. Rosiers, rudbeckies, cosmos, verveines de Buenos Aires, népétas, échinacées pourpres, lavande, origan, mélisse, hémérocalles, centaures et la plupart des graminées se plairont au soleil. Osez un grand carré tout de rudbeckies au soleil de juillet.

Plus à l'ombre, les grands hostas («Sum and Substance», doré, «Jade Cascade», vert, «On Stage», jaune marginé de vert, etc.) ou astilbes (hybrides de *Astilbe thunbergii*), les



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Zeyteu-moi ces forsythias en pleine floraison jaune ensoleillée, plantés de part et d'autre d'une porte d'entrée, les *Bergenia*, narcisses et tulipes en fleur aussi. Rue Baile, entre trottoir et maison, un minijardin pas riquiqui pour deux sous.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Rue Laval, vase planté de tulipes pour un jardin très classe.

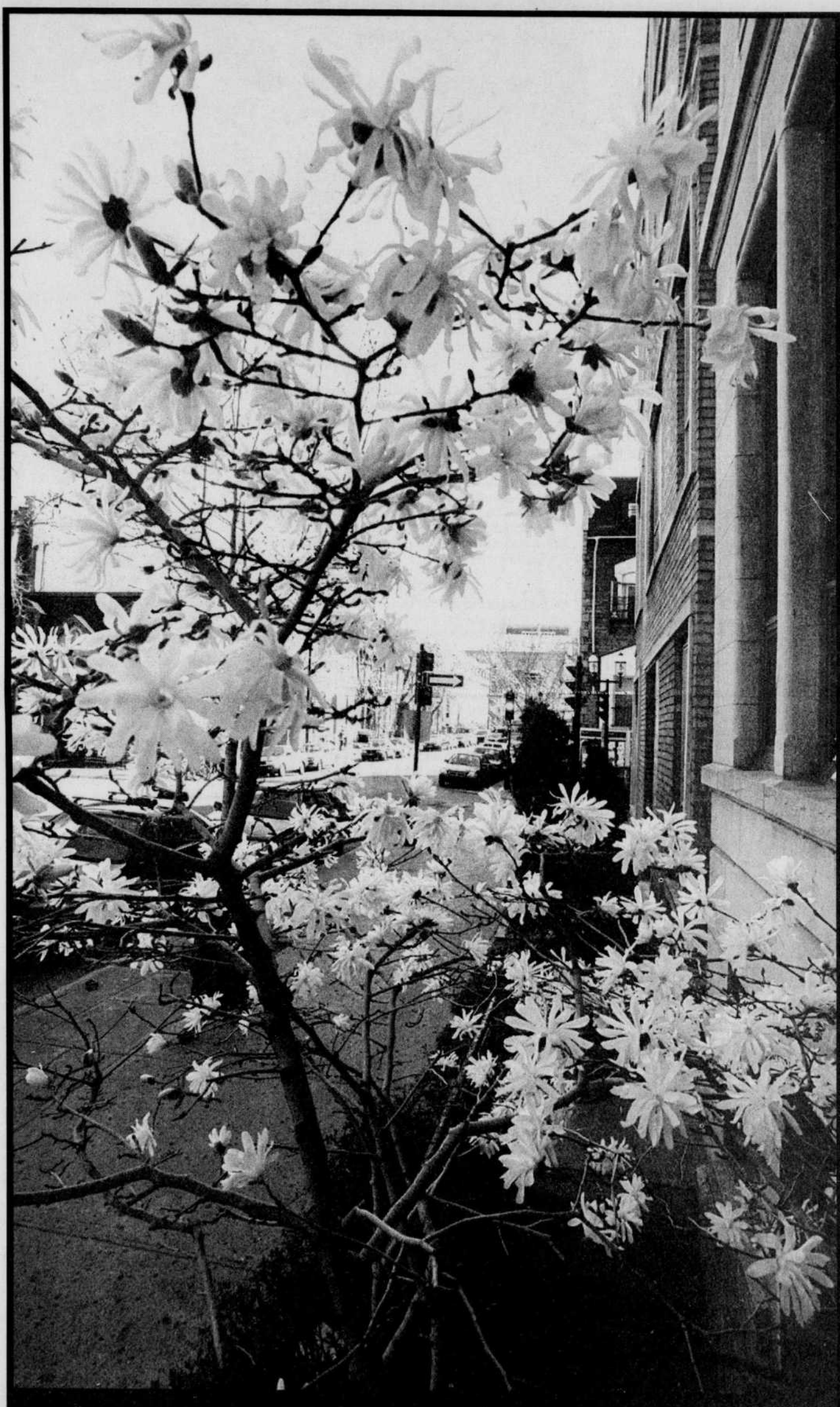
sceaux de Salomon, pigamons, hydrangées paniculées et les menthes débordent des clôtures. Quant aux délicates fougères, mieux vaut les garder à l'abri par-devers la maison, elles ne résisteraient pas au va-et-vient de l'entrée.

Si, devant votre maison d'Outremont, les racines d'un érable vénérable disputent un espace lilliputien à une pelouse étique, peut-être toute tentative de culture est-elle vaine. Jardinez pour la galerie une végétation tout aussi luxuriante mais en jardinières: sur les marches de l'escalier et sur le balcon.

Vaste terrain en façade

Votre terrain en façade est aussi vaste que certaines courettes de ville. Vos enfants vivent sur la rue bien plus que dans la cour: raison de plus pour y jardiner soit en jeux de feuillage (hostas, ligulaires, graminées), soit en fleurs à foison (rosiers ou toute vivace qui vous chante), arbres ou arbustes. Vous pourrez gruger la pelouse à petits coups d'ilot çà et là qui iront s'élargissant avec les années ou prendre possession de tout le terrain d'un seul coup.

Dans tous les cas, refrénez cependant votre instinct de collectionneur (facile à dire) sous peine de jardin désagréablement fouillis. A moins d'être maître paysagiste, ne plantez que quelques variétés en larges masses, en aplats, à la manière des paysagistes américains Oehme et van Sweden. Hormis le vert, choisissez une, deux, trois couleurs, pas plus. Ce jardin doit demeurer simple et intelligible même pour le quidam qui passe.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans moins d'un mètre carré chacun, un *Magnolia stellata* et un *Magnolia soulangeana* fleurissent une façade, rue Prince-Arthur.

Que faire cette semaine?

■ **Rosiers:** taillez les branches cassées ou mortes jusqu'à la portion vivante, reconnaissable au cambium vert sous l'écorce et au bois blanc. Taillez toujours en biseau, à 45°, et juste au-dessus d'un bourgeon tourné vers l'extérieur. Éliminez les tiges malingres ou qui s'entrecroisent. Dans les cas des rosiers hybrides de thé, floribundas, grandifloras, conservez les tiges les plus vigoureuses (trois pour les hybrides de thé, cinq pour les autres) et raccourcissez-les à cinq bourgeons (15 cm) du sol. Coupez les autres tiges au ras du sol. Les rosiers non remontants, c'est-à-dire qui ne fleurissent qu'une fois par année (rosiers anciens, botaniques, etc.), seront taillés légèrement après la floraison, vers la fin de juin.

■ **Potagers:** vous avez grand hâte d'y semer les premiers légumes. Avant toute chose, prenez la température du sol. Epinards, betteraves, laitue et pois germent mais à peine à partir de 5 °C. Les radis,

pourtant amateurs de frais, attendent une confortable température de 10 °C. Quelques centimètres sous terre, il faisait encore 8 °C dans mon potager mardi matin. Mes petits pois, mes graines de laitue, d'épinard et de radis resteront encore quelques jours bien au chaud et au sec dans leurs enveloppes de papier.

■ **Annuelles et vivaces:** un catalogue intelligent et délicieux. A lire tout autant qu'à rêver et à feuilleter à la recherche de nouveautés et de citations, rares ou choisies comme les camées les plus précieuses. *Abelmoschus manihot* «Cream cup», *Cotula turbinata*, *Kallstroemia grandiflora*, *Phacelia viscida*, *Xanthisma texana* et plus: richesse des plantes. Jardins imaginaires de Colette ou de Greg Bear: richesse des mots. Catalogue: *Le Facteur Cheval* (de Ferdinand Cheval, facteur, créateur au début du XX^e siècle d'une architecture folle, amalgame de galets et de coquillages patiemment ramassés), C. P.

50526, Carrefour Pelletier, Brossard, Québec, J4X 2V6. 3 \$ pour le catalogue.

■ **Jardins d'eau:** on colmate les fissures dans la toile. (Qui a eu l'idée de hâter le printemps avec un pic à glace? Videz le bassin jusqu'à laisser la déchirure à découvert. Nettoyez la toile au pourtour avec de l'alcool à friction et laissez sécher. Sablez légèrement. Rapiéciez à l'aide d'une retaille de toile sablée elle aussi et d'un adhésif à vinyle pour bassin d'eau. Suivez le mode d'emploi sur le contenant.

Tant qu'à avoir les deux pieds dans votre bassin, profitez-en pour enlever les feuilles mortes, brosser les galets et la toile couverts d'algues et renouveler l'eau au tiers. L'ajout de Bacta-plus ou l'équivalent permettra d'éliminer les surplus d'éléments nutritifs responsables des croisances excessives d'algues. L'argile en poudre fera précipiter au fond du bassin les matières en suspension.